



- ◆ Trabajo realizado por el equipo de la Biblioteca Digital de la Fundación Universitaria San Pablo-CEU



XXXI

MADRID

Par une joyeuse et fraîche matinée de mai, deux voyageurs suivaient la route qui, de la Manche, conduit à Madrid. Déjà, sur le plan incliné où elle est bâtie, leur apparaissait la ville royale, dressant dans les airs, comme une forêt de mâts, ses mille clochers aigus dominés par les hautes coupoles de Saint-Isidore et de Saint-François. Déjà ils apercevaient à l'occident de Madrid l'ermitage du saint laboureur, petite chapelle en grande vénération parmi les *Madrilenos*, à cause des nombreux miracles qui s'y opéraient; poétique édifice qui, dessinant de loin, dans l'azur foncé du ciel, sa silhouette gracieuse et aérienne, ressemblait plutôt à un caprice de l'imagination ou à une fantaisie d'optique qu'à une ancienne habitation de laboureurs convertie en chapelle par la dévotion publique¹.

¹ L'ermitage de saint Isidore est situé sur une hauteur, à l'occident de la capitale. Cet ermitage est l'ancienne ferme où le saint était employé comme valet, et dont le clergé a fait une magnifique chapelle aux frais de la dévotion publique. Saint Isidore doit faire un grand nombre

Bientôt ils traversèrent le pont de Tolède, admirable monument romain jeté sur le Mançanarès, ce triste fleuve qui serpente au milieu d'une plaine plus triste encore; puis, gravissant la pente un peu rude de la route, ils arrivèrent devant l'abattoir, ou École des Toréadors. Là, ils s'arrêtèrent quelques minutes pour jouir du point de vue; mais ils eurent beau chercher autour d'eux ces traces vivantes de la civilisation qui annoncent la présence d'une grande cité, cette culture riche, cette végétation variée qui attestent que la main des hommes n'a pas fait défaut au sol, et que l'industrie a partout prévu les besoins: au loin, tout autour de la capitale des Castilles, l'enfermant comme dans une ceinture, c'était la nudité du désert: un sol rouge ou blanchâtre, semé de pierres aiguës qui, aux rayons brûlants du soleil, semblaient se dissoudre en impalpable poussière.

— O tristesse et nudité! s'écria le plus âgé des deux voyageurs, en qui le lecteur a déjà sans doute reconnu Jean d'Avila; ne dirait-on pas un immense cimetière qui rejette de son sein d'innombrables ossements?!

— Oui, répondit Estevan, la mort où devrait palpiter la vie!... Pôisiveté des bras aussi profonde que celle de l'intelligence!

— Non, poursuivit l'apôtre, la vie qui s'agite au fond de la tombe pour soulever le poids qui l'opprime; la vie qui, à l'insu d'elle-même, tend toujours à se produire au dehors, car elle a horreur des ténèbres...

— Et les ténèbres l'ont vaincue, mon père; la voyez-vous partout, défaillante, désespérer d'elle-même comme on a désespéré d'elle! Voyez, toujours le même silence. A Madrid comme à Séville, une tristesse morne, une absence de bruit à effrayer; rien que le murmure sourd des vers dans un sépulcre, des gémissements étouffés grondant péniblement au fond des cœurs, et à

de miracles par an, sous peine de perdre sa réputation qui est immense et qui produit des sommes énormes au chapitre de la collégiale de Madrid qui l'exploite.



la surface... une désolation muette ! Est-ce donc là la vie d'une grande nation ?

— Estevan, fit le religieux, lorsqu'au milieu de l'hiver vous considérez un arbre nu et aride qui semble mort, vous dites-vous que, sous cette écorce rugueuse et noireie qui ne trahit aucun signe de végétation, circule une sève ardente et généreuse qui, aux premiers rayons du soleil, couvrira ces branches dépouillées d'une riche toison de feuillage ? Ainsi en est-il de l'Espagne. Attendez que brille pour elle le soleil de la science et de la liberté, vous verrez quelle surabondance de sève et de vie est cachée sous les insignes de la mort, et comme ces cœurs brûlants, maintenant comprimés, bondiront aux premières lueurs d'une ère nouvelle, d'une complète régénération.

— Dieu vous entende ! répondit Estevan d'un air exalté.

Ils arrivaient à la porte de Tolède.

Cette principale entrée de la ville de Madrid, qui est aujourd'hui un beau monument de pierre, était tout simplement alors une large porte de bois à deux battants, fermée par une lourde traverse ; elle ne ressemblait pas mal à la clôture d'une grange.

Les voyageurs la franchirent et entrèrent dans la rue de Tolède.

Cette rue, une des plus belles de la ville à cette époque, se composait presque entièrement, en cet endroit-là, d'innombrables *mesones* (auberges de *mozletiers*) ; c'était à peu près les seuls *édifices* qu'on rencontrât jusqu'à la place de la *Cebada* (marché aux grains¹), qui terminait dignement ces deux longues files d'auberges.

En arrivant vers cette place, Estevan fut surpris de la quantité de personnes de tout sexe et de tout âge qui encombraient les avenues. Toutefois, malgré cette affluence, on n'entendait pas ce bruit criard et discordant qui se fait d'ordinaire dans les rassemblements populaires ; c'était plutôt un bourdonnement sourd, expression de terreur et de pitié, mêlé d'un certain recueillement.

— Que signifie ce rassemblement de peuple ? demanda Estevan surpris.

— C'est sans doute une exécution, dit Jean d'Avila ; un malheureux que réclame la justice humaine.

En effet, au moment où ils entraient dans la place, un spectacle à la fois bizarre et terrible frappa leurs regards.

Un homme monté sur un âne sans oreilles² descendait en sens opposé à celui où ils arrivaient. Cet homme, vêtu d'une tunique blanche, était coiffé

¹ La place de la *Cebada* est aussi le lieu des exécutions ; c'est sur cette place que le défenseur de la liberté, l'immortel Riégo, fut ignominieusement pendu en 1823, après avoir été traité sur une claie attachée à la queue d'un âne, aux grands applaudissements de la populace excitée par les prédications des moines. Avant de mourir, le noble Riégo fut insulté par le bourreau lui-même. « Je te tiens, franc-maçon, fils du diable ! et cette fois tu payeras tout ce que tu as fait. » Telles furent les paroles que celui dont la justice se sert comme d'un glaive adressa à l'homme qu'en 1820 toute l'Europe avait salué du nom de libérateur de l'Espagne !

² Un âne sans oreilles. En Espagne, les condamnés au gibet, ou *al garote* (la strangulation), sont conduits au lieu du supplice sur un âne qui appartient au bourreau. Anciennement, l'exécuteur des hautes œuvres vendait ses ânes le lendemain d'une exécution pour n'en racheter d'autres que la veille d'une exécution nouvelle. Plusieurs des ânes vendus par le bourreau ayant été reconnus pour avoir servi à un pendu, ont attiré de sanglantes diatribes à leurs possesseurs. On a vu même d'honnêtes jeunes filles ne pas trouver à se marier parce que quelqu'un de leur famille avait acheté un de ces animaux. Ces inconvénients ont donné lieu à une loi espagnole qui ordonne au bourreau de couper les oreilles à tous les ânes dont il se sert, et qui sont nourris et achetés aux frais de l'Etat.

d'une calotte verte, sur laquelle se détachait une croix de la même couleur que la tunique. Il marchait au milieu d'une double haie de soldats et de confrères de la *paix et charité*.

Devant lui, allaient lentement l'aumônier de la prison et quelques moines de l'ordre des agonisants, précédés d'une croix portée par un sacristain.

Un de ces moines, qui devaient se relever à tour de rôle, se tenait constamment à côté du patient, l'exhortant à bien mourir. Les autres récitait d'une voix triste et monotone les prières de l'agonie, tandis que deux frères de paix et charité, armés chacun d'une clochette, accompagnaient d'un tintement lugubre les versets et les répons.

Le peuple se portait en foule vers la place, tendant le cou pour mieux voir.

D'un autre côté, par une rue adjacente, un grand nombre de frères de paix et charité venaient se joindre à ceux qui accompagnaient le patient ; ceux-là avaient parcouru la ville dès le matin, précédés d'un crieur armé d'une sonnette, et répétant partout d'une voix lamentable :

« Donnez, frères, pour dire des messes et faire du bien à l'âme de celui qui va être exécuté. »

Ce pieux pèlerinage de la confrérie de paix et charité était si exempt de toute espèce d'hypocrisie, de ces ridicules momeries qui accompagnent d'ordinaire ces sortes d'institutions ; il y avait tant de vraie piété et une si haute idée philanthropique dans cette association des hommes les plus éminents de la ville pour adoucir les derniers moments de ceux que frappait la loi, et mettre pour ainsi dire en parallèle la justice humaine et la miséricorde divine, qu'on se sentait ému d'un saint respect en présence de ces pieux *hidalgos*, tous des meilleures ou des plus riches maisons d'Espagne, ainsi réunis pour l'œuvre la plus haute de la charité chrétienne, la consolation de ceux que tout abandonne.

— Sublime charité ! murmura Jean d'Avila ; voilà qui vous prouve, mon fils, que le germe de la vie est au cœur de l'Espagne, et qu'un peuple si noble ne saurait périr.

— Ces hommes appartiennent à un ordre religieux ? demanda Estevan.

— Non, mon fils ; ces hommes sont tout simplement des chrétiens animés du pur esprit de l'Évangile ; ils ramassent dans la boue des chemins le lépreux que tout le monde rebute ; ils prononcent les paroles de paix sur celui qui se repent, et à force de douceur et de tendre compassion, ils touchent le cœur du pécheur endurci. Il est bien rare qu'à l'aspect d'une charité si vraie, si entière, si touchante, le malheureux dont la justice humaine réclame la vie en expiation de ses crimes, ne retourne sincèrement à Dieu et n'efface par une sainte mort toutes les souillures de son âme. Il ne désespère pas de lui, parce qu'on lui fait comprendre qu'il y a au-dessus de la justice humaine, et en dépit de ses arrêts inflexibles, une loi de pardon et d'amour qui protège le repentir, et à celui qui n'attend plus rien des hommes, laisse encore une espérance céleste. Ces frères de paix et charité sont véritablement les apôtres de celui qui pardonnait à la femme adultère ; ce sont là les vrais missionnaires de la foi chrétienne.

— Est-ce qu'ils ne sont soumis à aucune règle ? demanda Estevan vivement intéressé.

— Pas précisément, dit l'apôtre ; cependant, la confrérie de paix et charité est infiniment plus sévère que beaucoup d'ordres religieux. Ainsi, pour être admis à en faire partie, il faut n'avoir jamais été repris de justice et jouir d'une

réputation sans tache ; car cette honorable corporation n'ayant été instituée dans aucun but de fanatisme ou de calcul, mais seulement dans un esprit de charité, ceux qui la composent tiennent par-dessus tout à la maintenir dans sa pureté première. Aussi, les plus grands seigneurs d'Espagne et les mieux famés tiennent-ils à honneur d'en faire partie. En entrant dans la société, il faut d'abord verser à la caisse une somme de 500 francs, et s'engager en outre à participer aux dépenses à venir, qui sont toutes faites en faveur des condamnés.

— Laissez-moi, je vous prie, approcher un peu, *senores*, interrompit une vieille femme appuyée sur une béquille, en se glissant comme elle put entre Estevan et Jean d'Avila, pour voir de plus près et se faire un abri de leur haute stature contre la vague populaire qui devenait de plus en plus pressée ; — vous voyez bien que le patient est arrivé au pied de la potence.

En effet, les balcons se garnissaient rapidement tout autour de la place ; de jeunes et jolies femmes, des enfants insoucians et joyeux ne craignaient pas de venir assister à l'horrible spectacle d'une pendaison.

— Que fait donc la confrérie de tout l'argent qu'elle verse à la caisse ? demanda Estevan, plus occupé de sa conversation avec l'apôtre que de l'exécution.

— Cet argent n'est pas mal employé, croyez-moi ; d'abord, pendant la matinée de l'exécution, tous les prêtres de Madrid prient et disent des messes pour l'âme de celui qui va mourir ; puis, pendant les trois jours qui précèdent le dernier de sa vie, et que le condamné passe dans une chapelle ardente, la confrérie lui donne tout ce qu'il demande, cherchant ainsi à adoucir ses derniers moments en satisfaisant ses moindres caprices ; puis enfin, chose plus utile et plus louable encore, si le condamné laisse des enfants, une mère ou une veuve, ces malheureux peuvent compter qu'après lui, leur existence sera assurée, et qu'ils n'auront jamais à subir les angoisses d'une vie déshonorée, rendue affreuse par la misère.

— Oh ! oui, c'est là, en effet, une noble, une sainte institution, s'écria le jeune homme dont le cœur palpitait pour toute grande pensée ; oui, c'est honorer et servir dignement sa religion que d'en faire le mobile des actions les plus généreuses.

— Et ne croyez pas, Estevan, poursuivit l'apôtre, qu'on se borne envers les parents du condamné, à ces bienfaits mesquins, humiliants pour celui qui donne et pour celui qui reçoit. On ne se contente pas de leur donner de l'argent, non ; à la vie du corps on ajoute la vie de l'âme : les enfants du condamné sont élevés avec soin, et la société de paix et charité ne les abandonne que lorsqu'ils sont en état de pourvoir à leurs besoins d'une manière large et honorable.

Comme Jean d'Avila achevait ces paroles, il se fit un grand mouvement parmi le peuple ; tout le monde se levait sur la pointe des pieds, le condamné était entre les mains du bourreau qui le hissait tout le long de l'échelle attachée à la potence.

Les aveugles et les mendiants récitaient d'une voix nasillarde et lugubre d'interminables complaintes ; quelques-uns chantaient sur une même note, variée par des demi-tons, le *Pater noster* et l'*Ave Maria* : cette manière est très usitée en Espagne.

Toutes les âmes étaient en suspens.

— *Maria santissima !* s'écria une jeune fille, le voilà déjà attaché par le cou ; oh ! le bourreau lui monte sur les épaules.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! fit un vieux mendiant à barbe blanche, voilà le frère agonisant qui commence le *Credo*.

Un frisson parcourut l'assemblée, et on n'entendit plus dans cette grande foule de peuple qu'une voix immense unie à celle du frère agonisant, qui, d'une voix triste et saccadée, récitait le symbole de la foi.

— *Credo en Dio padre todo poderoso, criador del cielo y de la tierra ; y en Jesus-Christo su unico hijo.*

— A ces deux derniers mots, le bourreau, toujours assis sur les épaules du patient, fit un mouvement de bascule en appuyant fortement ses pieds sur les mains liées du pendu et se lança avec lui dans l'espace.



L'exécuteur et le pendu se balancèrent.

Au même instant, les cloches de San-Milan tintèrent le glas de l'agonie. L'exécuteur et le pendu se balancèrent dans l'air pendant trois ou quatre minutes.

Le frère agonisant continuait de réciter le symbole.

— *Virgen santissima !* s'écrièrent à la fois une foule de voix étonnées ; il peut bien dire que le bon Dieu le protège, celui-là...

La corde de la potence venait de se rompre ; le bourreau et le pendu étaient tombés pêle-mêle par terre.

Au même instant, le frère majeur de paix et charité étendit vers le supplicié une longue baguette qu'il tenait à la main.

— Sauvé! sauvé! s'écria le peuple.

Les frères de paix et charité enlevèrent aussitôt le malheureux patient; il respirait encore, la strangulation n'avait pas été complète.

Pendant ce temps, une jeune femme, accompagnée d'un petit enfant de cinq ou six ans, avait retrouvé sa jaquette et le fouettait jusqu'au sang.

— Qu'a donc fait ce pauvre petit? demanda Estevan touché des larmes de l'enfant, qui pleurait à fendre l'âme.

— Rien, dit la mère, c'est pour qu'il se souvienne de cela et qu'il ne soit pas vleur quand il sera grand... La corde ne casse pas toujours, ajouta-t-elle comme par réflexion.

— Que va donc devenir cet homme si miraculeusement sauvé? demanda Estevan.

— Il appartient à la confrérie, répondit Jean d'Avila, car il a été manqué par le bourreau; or, tout homme à qui pareille chose arrive a la vie sauve, par le seul fait d'avoir été touché de la baguette du frère majeur de paix et charité : ceci est un privilège assuré à cette société par plusieurs lois et ordonnances du roi Ferdinand d'Aragon, confirmées par Charles-Quint. Croyez-vous, Estevan, qu'un roi puisse trop encourager de semblables associations?

— Et que deviendra maintenant cet homme?

— Soyez tranquille, la confrérie en aura soin, et s'il ne devient probe et honnête, ce sera certainement sa faute; s'il était mort, au contraire, sept heures après la confrérie eût réclamé le corps et fait, à ses propres frais, de magnifiques obsèques.

Une espèce de Gitano qui les écoutait se prit à rire d'un air narquois en marmottant entre ses dents :

— Ça ne lui aurait pas servi à grand'chose, ce bel enterrement. Quel dommage si Mateo n'avait pas manqué son coup! quel fier gancho¹ de moins pour nous!

A ces paroles, Jean d'Avila reconnut dans le Gitano un membre de la confrérie de la Garduna.

— Quel contraste! s'écria-t-il : là, l'élite de la population, les cœurs les plus purs, la foi la plus éclairée; ici des hommes perdus de vices, abîmés dans le fanatisme, prêts à tout pour de l'argent; d'un côté, l'œuvre de la vraie religion du Christ; de l'autre, les funestes résultats d'une religion défigurée qui n'est plus un frein ou un consolateur, mais un moyen de corruption, un marchepied au pouvoir, un instrument de despotisme.

— Cet homme qu'on vient de sauver était donc un malfaiteur et restera un malfaiteur, puisqu'il appartient à cette immonde société de la Garduna? demanda Estevan.

— Peut-être, répondit Jean d'Avila... Cependant, ajouta-t-il avec un soupir, le temps n'est pas venu encore où le bien domiera le mal, et dans cette route semée d'épines et de pierres que suivent ceux qui marchent vers le bien, beaucoup se découragent qui n'ont pas assez de force pour souffrir!

— N'importe! s'écria Estevan, gloire à ceux qui marchent, et gloire aussi à ceux qui périssent! ils auront frayé le chemin à ceux qui viendront après.

— Marchons donc, dit l'apôtre, la couronne des martyrs vaut bien celle des triomphateurs.

¹ Gancho, cro.: c'est ainsi que les gardanes appelaient les voleurs.

Le vide s'était fait autour d'eux. Jean d'Avila montra de la main l'autre côté de la rue de Tolède qui leur faisait face.

— Par ici, dit-il; c'est là le chemin qui conduit au palais.

XXXII

LA PROMENADE DU ROI

Estevan et Jean d'Avila continuèrent de suivre la rue de Tolède jusqu'à la plaza Mayor, qu'ils traversèrent dans toute sa longueur; puis, prenant à gauche la rue des Orfèvres (la calle della Patrias), ils arrivèrent à l'église de Sainte-Marie-Majeure, la plus ancienne paroisse de Madrid. De là, passant sous l'arcade du Palais (arco de Palacio), ils s'arrêtèrent au milieu d'un immense carré long d'où la vue plongeait au loin, à l'occident du palais, jusqu'à las Ventas de Alcorcon¹.

Ils étaient sur la plaza de Palacio.

A leur gauche, s'étendait le champ du Maure (campo del Moro), profonde et verdoyante vallée qui sépare le Manganarès de Madrid, et s'étend depuis la porte de Saint-Vincent jusqu'à la porte de Ségovie. A leur droite, c'était el Pretel, monticule assez élevé au pied duquel sont adossés les grands corps de garde du palais; et enfin, en face d'eux, le palais lui-même, un immense et superbe édifice, étendant au loin ses larges ailes, et du haut de ce sommet élevé, dominant la capitale des Espagnes.

Cet immense carré de granit, percé dans ses quatre étages de hautes et innombrables fenêtres, avait un aspect à la fois simple, noble et imposant. De larges balcons sculptés ornaient toute la façade supérieure. On entrait par trois grandes portes en arcades, ornées de colonnes d'ordre corinthien du plus bel effet; et la toiture plate, en ardoise, formait une terrasse inclinée, enfermée dans une balustrade de pierre. Tout cet ensemble était d'un aspect grandiose et vraiment royal.

— Enfin, nous voilà arrivés, dit Estevan en s'arrêtant pour admirer ce

¹ Ce fut dans cette plaine, appelée las Ventas de Alcorcon, que, le 7 juillet 1822, s'entr'égorgèrent huit mille Espagnols, dont trois mille gardes nationaux de Madrid ou soldats des régiments d'Almansa et de Ferdinand VII, et cinq mille gardes royaux que le roi Ferdinand VII excita à se révolter contre la constitution de 1812 alors en vigueur, pour les abandonner, le lendemain, dès qu'il les vit vaincus. Ce fut pour cette bataille, où la garde royale perdit plus de quatre mille hommes, tous vieux soldats de la guerre de l'Indépendance, que le tigre couronné créa une décoration qui, plus tard, a été un signe de proscription. Que pouvaient attendre les Espagnols d'un roi qui, après avoir vendu l'Espagne à Napoléon, a poursuivi, fait exécuter et envoyé au bagne ceux qui l'avaient défendu depuis 1808 à 1815, et qui, en mourant, a légué la guerre civile à son pays!

somptueux édifice ; voilà le terme de notre voyage, le lieu où réside notre dernier espoir.

— Calmez-vous, calmez-vous, mon fils ! dit Jean d'Avila qui cherchait toujours à réprimer cette tendance exaltée qu'il remarquait en ce jeune homme, persuadé que l'exaltation use vainement les forces et ôte cet esprit d'à-propos, ce sang-froid sagace dont l'homme a besoin dans les grandes circonstances de la vie.

Estevan sourit avec douceur, comme un enfant docile à l'être aimé qui le réprimande ; le calme inaltérable de l'apôtre exerçait sur lui le plus grand empire.

Ils continuèrent d'avancer jusqu'à la principale porte d'entrée de la *mansion* royale. Elle était gardée par de nombreuses sentinelles, et il se faisait un grand mouvement à l'intérieur ; le peuple allait et venait librement comme dans les jours de grande solennité.

— Entrons, dit Jean d'Avila, et voyons ce qui se passe.

Après avoir franchi la première porte, sur le grand escalier de droite, ils virent une foule de peuple, hommes, femmes et enfants, échelonnés le long de la rampe ou vers le mur, formant deux haies de têtes d'une expression curieuse et empressée.

— Le roi va sortir pour la promenade, dit l'apôtre ; mais il ne sortira pas de sitôt, les troupes ne sont pas encore sur la place. Venez, nous allons visiter la cour, qui mérite bien quelque attention. Comme il parlait ainsi, deux régiments de gardes wallonnes et espagnoles, en grand uniforme, défilèrent sur la place du Palais, et se rangèrent, musique en tête, sur deux lignes parallèles aux deux côtés de la principale porte.

Estevan et Jean d'Avila étaient entrés dans la cour d'honneur.

C'était un vaste carré parfait, pavé de larges dalles de granit luisant, sur lequel on avait taillé des cannelures en losanges pour que les pieds des chevaux pussent s'appuyer plus sûrement sur cette surface glissante et polie.

De hautes arcades de pierre soutenues par des colonnes cannelées formaient tout autour un large péristyle ; au milieu de chacune des quatre façades intérieures s'élevaient, sur un piédestal, deux statues colossales des plus célèbres empereurs romains.

L'intérieur de ce magnifique palais répondait au dehors ; c'était une somptueuse demeure digne du grand empereur Charles-Quint.

Comme les voyageurs admiraient cette grandiose architecture, le bruit augmenta sur la place et dans le palais. Les tambours battirent aux champs et la musique commença à jouer la marche royale. Un mouvement rapide se fit entendre, les carrosses de service attelés de six mules magnifiques et richement caparaçonnées, menées par un cocher et un postillon à la livrée du roi, entrèrent majestueusement dans la cour d'honneur, en firent lentement le tour au pas des mules, et le premier vint s'arrêter au pied du grand escalier.

La foule était devenue plus grande. Estevan et Jean d'Avila eurent beaucoup de peine à se frayer un passage jusqu'aux premières marches.

Tout ce peuple tendait les mains vers le large palier qui dominait l'escalier du premier étage, composé de vingt-trois marches. Quelques-uns s'étaient

† Les voitures du roi d'Espagne ne sont traînées par des chevaux que le dimanche et les jours fériés.

perchés sur la large rampe de granit ; d'autres s'étaient assis sur le dos et jusque sur la tête des deux lions géants qui ressemblent, dans leur attitude fière et calme et leur immobilité granitique, à deux impassibles sentinelles éternellement préposées à la garde de la majesté royale.

C'était beau à voir tous ces visages jeunes ou vieux, la plupart pâles et flétris, rayonnant d'espoir et de bonheur dans l'attente de celui qui allait paraître. Le roi, pour ce pauvre peuple si enthousiaste et si bon, si doux et si patient malgré sa fierté incomparable, le roi était bien véritablement l'image de la Divinité, l'image de la justice, de la force et de la toute-puissance ; de celui en qui réside en même temps le pouvoir et la bonté, de celui qui peut et qui veut : car tout bien émane de lui, et son bonheur est de le répandre.



La promenade du roi.

Oh ! quel beau rôle c'était alors pour un roi que celui de protecteur et de juge ! De quels sublimes tressaillements son âme royale devait frémir à l'aspect de ce peuple qu'il tenait, pour ainsi dire, tout entier dans sa main : car il le renversait d'un souffle, le faisait courber d'un mot et le relevait d'un sourire ; parce que ce peuple, à la fois naïf, fier et candide, adorait en lui la majesté du père plus encore que la majesté du roi ; son obéissance n'avait rien de servile, car, lorsque l'obéissance se résume par ces deux mots : respect, amour, cette obéissance-là honore l'homme au lieu de l'avilir, elle n'est plus qu'un acte d'indépendance et de libre arbitre.

Cette population espagnole, alors si opprimée, était là haletante, attendant

celui qui résidait tout pouvoir, pour se plaindre et obtenir justice; à cette époque, et au reste cela se pratique toujours ainsi en Espagne, le pays le plus patriarcal du monde, le peuple, pour arriver jusqu'au roi, n'avait pas besoin de s'adresser à ses ministres. Le roi d'Espagne ne s'entourait pas de régiments armés, de barrières inabordables; il laissait le peuple approcher librement de sa personne, comme un père fait de ses enfants; et de cette communication libre et intime naissait cet amour immense et impérissable qui liait le peuple et le roi d'un lien moral impossible à briser: aussi, jamais un attentat n'a été même essayé sur aucun roi d'Espagne.

Toutefois, malgré l'expression radieuse d'espoir qui, ce jour-là, se lisait sur tous les visages, on ne remarquait pas sans un vif sentiment de pitié la tristesse profonde empreinte sur ces physionomies naturellement sérieuses; on voyait que ce peuple, si peu exigeant dans les besoins de sa vie matérielle, ce peuple, à qui il aurait fallu si peu pour être heureux, avait au cœur une plaie dévorante; il portait au front le stigmate de ces affreuses luttes d'inertie des êtres forts, qui les tuent comme la foudre, sans paraître les avoir touchés.

Mais soudain tous les cœurs frémissaient d'un sentiment unanime; une large porte sculptée s'ouvrit au haut du premier palier, et un huissier frappa trois fois dans ses mains.

C'était le signal qui annonçait le roi.

Alors, précédé de ses huissiers de service, escorté de quatre halbardiers, s'avança au milieu de ses gardes du corps ce grand roi Charles-Quint qui faisait trembler le monde.

Il portait le gracieux costume de l'époque, et bien qu'il ne fût pas d'une très grande taille, il avait dans le port beaucoup de noblesse, et son visage, jeune et fier, avait ce charme particulier et puissant que donne un regard brillant et sagace illuminé par les flammes du génie; la coupe de ses traits était en outre remplie de finesse et de distinction, et si la bonté ne dominait pas toujours sur cette physionomie un peu hautaine, au moins était-elle presque toujours suppléée par cet air d'extrême courtoisie auquel tant de gens se trompent, et que, chez les grands surtout, ils appellent volontiers d'un autre nom.

Jean d'Avila attachait sur le roi un regard profond et scrutateur; c'était la première fois qu'il le voyait d'aussi près.

— Le roi a l'air bon, dit tout bas Estevan, qui le considérait aussi avec beaucoup d'attention.

Jean d'Avila ne répondit pas; il avait plus qu'Estevan l'expérience des physionomies.

Le roi Charles-Quint était comme tous les hommes d'un grand génie, il avait de bons mouvements; mais de là à être complètement et toujours bon, il y a encore fort loin.

L'empereur s'avança lentement pour descendre, et à chaque pas qu'il faisait il s'arrêtait pour prendre lui-même les suppliques qui lui étaient présentées et les passer ensuite à son capitaine des gardes du corps, qui marchait à côté de lui.

A ceux qui n'avaient pas de supplique à lui remettre, le roi présentait sa main à baiser de l'air le plus noble et le plus paternel; il portait vraiment bien la majesté royale, et il avait du génie jusque dans les plus petites choses.

Il descendit ainsi tout ce long escalier, s'arrêtant bien longtemps à chaque marche, accueillant d'un même sourire le pauvre en haillons et le riche cita-

din, parlant à plusieurs comme s'il les eût connus, faisant quelquefois droit et justice sur l'heure à celui qui le demandait.

Combien de fois ce fier conquérant ne retarda-t-il pas sa promenade pour remonter dans ses appartements avec un solliciteur qui lui demandait justice!

C'était noble et grand cette condescendance pour ceux qui se plaignaient, cet empressement à réprimer les abus, à satisfaire à une réclamation pressante.

Celui qui souffrait d'une exaction ou d'un malheur n'avait qu'à se plaindre, on ne le faisait pas attendre; il n'était pas besoin que sa plainte, méthodiquement formulée, passât d'échelon en échelon, du premier commis d'un ministère jusqu'aux derniers employés; il n'avait pas à supporter la morgue insolente de cette hiérarchie écrivassière: non, il allait directement au roi, sans empêchement, sans obstacle; car le roi était roi pour tout le monde, et, sur l'heure, réparation était faite: le plaignant n'avait pas à subir l'agonie d'une longue et incertaine attente, qui le plus souvent se termine par un atroce déni de justice.

— Voilà, dit Jean d'Avila, le plus bel attribut de la royauté, représenter la Providence.

— Puisse-t-elle la représenter aussi pour nous! répondit Estevan.

Charles-Quint continuait à descendre; la musique des gardes jouait la marche royale avec un redoublement d'animation, et les mules du carrosse piaffaient d'impatience malgré leur humeur naturellement pacifique.

Ceux des gens du peuple qui n'avaient pu trouver place dans l'escalier se pressaient à la porte pour avoir aussi leur part du baise-main.

La journée était chaude et resplendissante, il y avait de la joie et des sourires dans ces éblouissantes clartés que le soleil semblait jeter comme un voile sur la tristesse et la pâleur des visages un moment épanouis; l'affluence était si grande que Jean d'Avila craignait de ne pouvoir approcher du roi; il entraîna Estevan, cherchant à se faire jour avec lui au milieu de la foule, de manière à se trouver sur le passage du monarque. Mais à chaque halte que faisait le roi, des mains étendues en avant agitaient en l'air d'innombrables placets, qui tous étaient reçus avec bonté et immédiatement remis au capitaine des gardes.

Charles-Quint ne témoigna pas la moindre impatience; il ne parut nullement fatigué de ces nombreuses réclamations qui le retenaient si longtemps. Seulement, sa noble physionomie dénotait par moments une méditation intérieure, un travail constant et involontaire des facultés intellectuelles, une ardeur de génie infatigable, cette ardeur fébrile et dévorante qui tua le moine de Saint-Just pour avoir voulu cesser d'être roi!

¹ Qui tua le moine de Saint-Just pour avoir voulu cesser d'être roi. On sait que l'empereur Charles-Quint quitta le trône pour aller s'enfermer dans une cellule au couvent de Saint-Just; mais ce que peu de personnes savent, c'est qu'après sa mort, l'inquisition de Castille osa faire le procès à la mémoire du père de Philippe II. Suivant MM. de Thou, d'Aubigné et le Laboureur, Charles-Quint fut, après sa mort, accusé et convaincu d'avoir eu un commerce continu avec les protestants d'Allemagne, et de ne s'être retiré à Saint-Just que pour être libre, dans cette solitude, de finir ses jours dans des exercices de piété conformes à ses dispositions secrètes, pour faire pénitence en expiation des mauvais traitements qu'il avait fait souffrir aux princes du parti protestant.... A l'appui de ces accusations on faisait valoir le choix qu'il fit du docteur Cazalla, chanoine de Salamanque, pour son prédicateur, et de Constantin Ponce, évêque de Dresde, pour son confesseur; deux personnages suspectés d'hérésie. Une autre preuve, dont se servit l'inquisition pour flétrir

Enfin, il atteignit la dernière marche; les huissiers avaient un peu écarté la foule; cependant elle était encore trop serrée pour que Jean d'Avila pût approcher du roi; voyant qu'il lui était impossible d'avancer, il éleva ses deux bras en l'air et étendit vers Charles-Quint ses mains suppliantes.

A l'aspect de ce moine dont la belle figure et le vêtement sacré[†] inspiraient le respect, le peuple se recula de lui-même; le capitaine des gardes fit signe au religieux d'approcher, et Jean d'Avila, les mains toujours étendues, alla tomber aux genoux du roi.

Charles-Quint, surpris, le releva avec bonté.

— Que puis-je pour vous, mon père? lui demanda-t-il.

— Faire grâce, sire, grâce à un de vos meilleurs serviteurs; mais ce serait trop long à dire ici, ajouta l'apôtre en jetant un regard sur la foule qui les environnait; j'ai besoin de parler sans témoins à Votre Majesté.

— Venez demain, répliqua Charles-Quint en présentant sa main à baiser à Estevan, qui s'était aussi avancé jusqu'à lui.

— Ce jeune homme est avec moi, dit Jean d'Avila.

— Que ce jeune homme vienne demain avec vous, mon père; nous ferons droit à votre demande.

— Dieu vous bénira, sire! répondit humblement Jean d'Avila.

— A l'audience de demain! répéta le roi avec bonté.

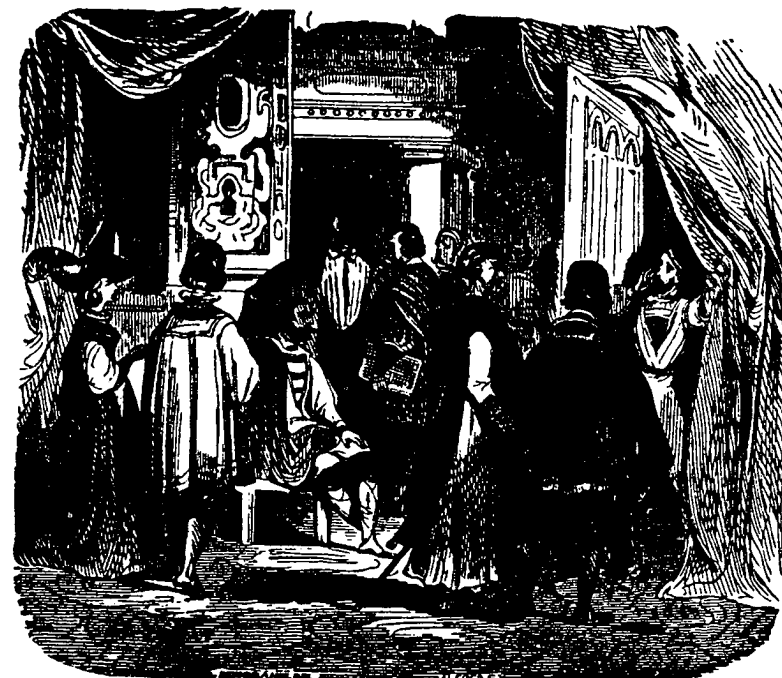
Un valet de pied ouvrit alors la portière du carrosse royal, Charles-Quint y monta d'un pas lesté et dégagé, et le carrosse partit comme un trait, suivi des voitures de service qui portaient les gentilshommes de la suite du roi.

A ce moment, les régiments des gardes portèrent les armes, le peuple se retira lentement, heureux d'avoir vu celui qui, à ses yeux, était l'image de Dieu sur la terre.

La mémoire de Charles-Quint, furent les nombreuses inscriptions qu'on trouva dans sa cellule de Saint-Just, inscriptions faites de la main du monarque, sur la justification et la grâce, dans le sens des doctrines des novateurs. Enfin, le testament de Charles-Quint servit encore l'inquisition pour flétrir la mémoire de l'empereur. Ce testament ne contenait presque point de legs pieux ni de fondations pour des prières, et il était rédigé d'une manière si différente de celle usitée par les catholiques zélés, que l'inquisition crut avoir le droit de s'en formaliser.

Aussi, dès que l'inquisition crut pouvoir se montrer rigoureuse sans trop effaroucher Philippe II, elle commença par s'attaquer à l'archevêque de Tolède, primat d'Espagne, à Cazalla, prédicateur de l'empereur, et à Constantin Ponce, son directeur, que Philippe II laissa emprisonner. Ces trois personnages furent condamnés au bûcher ainsi que le testament de l'empereur. Le roi Philippe II, réveillé au bruit que ce procès scandaleux faisait en Espagne, commença par se réjouir à l'idée de voir la gloire de son père flétrie; mais bientôt il eut peur des conséquences d'un si horrible attentat, et, à force de bassesses et de concessions, il obtint de l'inquisition qu'on écartât Charles-Quint de cette affaire. L'inquisition n'osa pas tout refuser au roi; mais comme il lui fallait ses victimes, en 1559 elle fit brûler vif le docteur Cazalla avec l'effigie de Constantin Ponce, mort quelques jours auparavant dans la prison du saint office. L'archevêque de Tolède en appela à Rome, où à force d'amis et surtout d'argent, il fut déclaré bon catholique. Ce fut à ce prix que l'inquisition de Castille consentit à ne pas flétrir la mémoire de Charles-Quint!

† On sait qu'en Espagne le costume de moine ouvrait toutes les portes et facilitait l'accès auprès de tous les dignitaires du royaume, à celui qui le portait.



XXXIII

CHARLES-QUINT

Les audiences royales n'étaient pas en Espagne telles qu'on pourrait se le figurer dans un pays où le cérémonial de l'étiquette avait à la cour une si imposante sévérité.

Cette étiquette, enfantée par l'adoration toute filiale et presque fanatique des Espagnols pour leurs rois, était tout simplement une tradition conservée par le caractère constant de ce peuple aimant, grave et penseur, naturellement ennemi de toute innovation dans ses habitudes; c'était un hommage rendu à un père par ses enfants.

Mais, loin que ces formes respectueuses d'un amour profond et d'une déférence passionnée tendissent à éloigner le peuple du souverain, il les rapprochait au contraire par la sécurité même qu'il inspirait au roi, sécurité si grande que tous les jours, pendant plusieurs heures, le premier venu pouvait entrer dans le palais et obtenir audience, même pendant les grands jours de baise-main.

† Les audiences accordées par le roi ne sont pas plus difficiles à obtenir aujourd'hui qu'au

Le roi recevait ordinairement de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi.

Estevan et Jean d'Avila n'eurent garde d'être inexacts au rendez-vous que leur avait donné Charles-Quint. Le lendemain de leur arrivée à Madrid, dix heures venaient à peine de sonner, qu'ils montaient ensemble le grand escalier du palais.

En face d'eux, sur le second palier, s'ouvrait la porte de la première antichambre. Ils entrèrent sans que les deux hallebardiers qui étaient de faction à la porte leur opposassent le moindre obstacle.

Personne n'était encore arrivé.

L'huissier *des rideaux* leur remit une carte portant le numéro 1, et les deux voyageurs allèrent s'asseoir sur une des banquettes couvertes de drap rouge qui meublaient l'antichambre.

Cette antichambre avait trois portes fermées seulement par de larges portières de velours. L'une d'elles, en face de la porte d'entrée, ouvrait sur la salle du trône; celle de droite conduisait aux appartements du roi; la troisième, à gauche, était celle des appartements des princes.

L'apôtre et son jeune compagnon purent admirer quelques tableaux des écoles flamandes et italiennes, dont les conquêtes de Charles-Quint avaient enrichi le palais.

Pendant ce temps, quelques autres personnes de tout sexe et de toute condition arrivèrent l'une après l'autre, et reçurent à leur tour, de l'huissier des rideaux, un numéro d'ordre.

La salle du trône restait toujours fermée, et on entendait le bruit d'une conversation animée, mais dont on ne distinguait pas le moindre mot.

L'empereur était en conférence avec un ambassadeur de Tunis.

Cette audience se prolongea environ une demi-heure, pendant laquelle dominait toujours la voix de Charles-Quint, tantôt insinuante et persuasive, empruntant à l'éloquence naturelle de ce grand monarque un accent fascinateur; tantôt brève, accentuée, dominatrice, empreinte de cette puissance énergique de volonté qui faisait aussi le fond du caractère de Charles-Quint.

Aux inflexions variées de cette voix, il eût été impossible de deviner les véritables sentiments du roi. Elles présentaient le même caractère que ses paroles, ambiguës, astucieuses, profondément calculées, si adroites qu'elles lui laissaient toujours le moyen de réfuter ses adversaires, quelle que fût l'interprétation qu'ils eussent donnée à ses actes, à ses paroles ou à ses écrits. L'esprit de Charles-Quint était un réseau délié où les plus habiles se prenaient.

Enfin, l'envoyé tunisien se retira, et un huissier de la chambre, soulevant la large portière, appela à haute voix le numéro 1.

Estevan et Jean d'Avila furent introduits dans la salle du trône.

C'était un lieu d'une incroyable magnificence.

temps de Charles-Quint. Quiconque veut parler au roi d'Espagne, n'a qu'à se rendre au palais avant dix heures et attendre son tour dans l'antichambre royale. Cette facilité de parler au monarque n'a même pas cessé d'exister dans les temps de révolution ou même dans les jours d'émeutes. Les rois d'Espagne, non plus que les Espagnols, n'oseraient soupçonner la possibilité d'un récidive!...

1 En entrant dans l'antichambre du roi d'Espagne pour attendre l'audience, l'huissier de service vous remet une carte portant le numéro d'ordre de votre admission. Qui que vous soyez, personne ne passera avant vous, si ce n'est ceux qui ont un plus faible numéro.

A droite et à gauche, à distances égales, quatre grandes ouvertures fermées par des portières de velours rouges conduisaient aux appartements du roi et à ceux des princes.

Dans les intervalles des portes, couvertes de panneaux sculptés, une console marquetée et dorée supportait d'énormes candélabres d'argent massif, quelques statuettes ou de magnifiques vases ciselés.

Le parquet, d'un dessin admirable, était fait d'un bois dur et poli, qui brillait à l'œil sans le secours de la cire.

Trois énormes lustres de cristal de roche étaient attachés au plafond légèrement voûté et couvert d'innombrables dorures d'une délicatesse exquise et d'un fini admirable. Au-dessus des portes courait, tout autour de cette salle, une large corniche dorée, dont l'entablement supportait de riches trophées; et sur la paroi supérieure, large espace qui séparait la corniche de la voûte, des fresques dues aux pinceaux des meilleurs peintres représentaient une foule de personnages revêtus des divers costumes de toutes les nations de la terre. L'Espagne avait ainsi personnifié ses conquêtes, qui embrassaient les quatre parties du monde.

Enfin, vers le haut bout de la salle, un trône de velours et d'or s'élevait sous un dais magnifique orné d'emblèmes de toute sorte, dont le plus remarquable était un pélican ouvrant son sein pour nourrir ses petits; au milieu brillaient les armes d'Espagne. Enfin, deux lions au repos, les superbes lions de la monarchie espagnole, veillaient, satellites immobiles, sur les marches du trône impérial.

De larges et hautes fenêtres laissaient tomber un jour éclatant sur toute cette magnificence.

Quelques grands d'Espagne, vêtus à la mode du temps, causaient çà et là à voix basse.

Le roi, légèrement préoccupé, se promenait à pas lents de droite à gauche.

Au moment où Jean d'Avila entra dans la salle, le roi le reconnut aussitôt.

Il s'avança gracieusement vers lui, en le regardant toutefois d'un œil plein de méfiance.

— Que veux-tu ? lui dit-il enfin d'un ton bienveillant.

— Justice, sire, répondit Jean d'Avila en mettant un genou en terre et baissant la main de l'empereur; justice contre l'inquisition qui abuse de ses droits et compromet Votre Majesté par ses cruautés inouïes.

Au mot d'inquisition, Charles-Quint, ce fier despote, ne put se défendre d'une légère émotion; et, comprenant que l'entretien serait plus grave qu'il ne l'avait pensé d'abord, il fit signe aux gentilshommes de sa suite de s'éloigner.

Quand il fut seul avec Jean d'Avila et le jeune Vargas, Charles-Quint, reprenant le ton sévère et despotique qui lui était familier, dit au franciscain :

— Savez-vous, mon père, qu'il faut un grand courage pour oser se plaindre ouvertement de l'inquisition ?

— Non, sire, répondit l'apôtre; il faut seulement un grand amour pour la justice.

— Cet amour-là est dangereux et rare par le temps qui court, répliqua le roi.

— C'est pour cela, sire, qu'on vient le chercher jusqu'au pied du trône, ne le trouvent pas ailleurs.

— Eh bien, voyons, de quoi s'agit-il ? Parle sans crainte ; avant tout je désire, je veux faire justice. Que t'a-t-on fait ?

— A moi ? rien, sire, répondit Jean d'Avila ; mais vous aviez un serviteur fidèle qui se nommait Manuel Argoso.

— Gouverneur de Séville, je crois, interrompit vivement Charles-Quint.

— Lui-même, sire ; Votre Majesté lui avait, de sa propre volonté, conféré ce titre honorable, et jamais homme n'en fut plus digne. Mais l'inquisiteur Pierre Arbues avait à récompenser une de ses créatures. Il a donc fait jeter Manuel Argoso dans les cachots de l'inquisition, et mis à sa place un homme de la plus basse naissance, un homme méprisable, vendu à toutes ses fantaisies.

— En effet... je me souviens, dit le roi après un moment de réflexion ; j'ai moi-même signé la nomination de cet homme qui m'avait été recommandé par l'inquisiteur de Séville... On m'assurait qu'il avait rendu d'éminents services à la religion. Mais, poursuivit Charles-Quint, savez-vous, mon père, que cette chose-là est infiniment grave ? L'ancien gouverneur de Séville est, à ce qu'il paraît, coupable d'hérésie ; de nombreux témoins ont déposé contre lui ; il a été convaincu de luthéranisme, et je ne puis arrêter la marche d'un procès intenté par le saint-office. Vrai Dieu ! poursuivit-il, je n'ai pu sauver mon pauvre bénédictin Viruès, dont les sermons faisaient la plus agréable distraction de ma vie !

— Des témoins ! sire, fit Jean d'Avila avec amertume ; Votre Majesté ne sait-elle pas que le funeste droit de l'inquisition qui lui permet de ne jamais révéler le nom des témoins qui ont déposé contre un accusé, fait tous les jours commettre les abus les plus monstrueux ; qu'il suffit qu'un homme soit l'ennemi d'un autre pour compromettre sa vie et le traîner devant le tribunal de l'inquisition ?

— Manuel Argoso avait-il des ennemis ? demanda le roi.

— Aucun, sire : Manuel Argoso était généralement aimé ; un seul homme à Séville avait peut-être des motifs...

— Quel était cet homme ?

— Cet homme, sire, c'est le grand inquisiteur de Séville.

— Mon père, dit sévèrement Charles-Quint, pour accuser ainsi légèrement un grand dignitaire de l'inquisition, oubliez-vous quel profond respect nous devons aux inquisiteurs et à tout ce qui se rattache au saint office, institué par mon noble aïeul et par ma sainte aïeule Isabelle la Catholique ?

— Sire, répondit le religieux, je n'ai garde d'oublier le respect qu'on doit aux prêtres du Seigneur, étant moi-même un de ses ministres, ni de vouloir en éloigner les autres. J'approuve et je vénère tout ce qui tend à propager et à affermir parminous la sainte religion de Jésus-Christ ; mais je proteste contre la fourberie et l'hypocrisie des ministres indignes qui deviennent sacrilèges et profanent cette sainte doctrine en la rendant l'instrument de leurs passions

† Alphonse Viruès était un bénédictin très-versé dans les langues orientales, auteur de plusieurs ouvrages et grand prédicateur. Charles-Quint l'écoutait avec tant de plaisir, qu'il s'en faisait accompagner dans toutes ses expéditions en Allemagne, et qu'à son retour en Espagne, il ne voulait jamais entendre d'autre prédicateur. Soupçonné d'hérésie, en 1534, Viruès fut arrêté par le saint office et renfermé dans les prisons de l'inquisition à Séville. L'empereur ne douta pas que Viruès ne fût la victime de quelques moines jaloux, et ordonna qu'il fût mis en liberté ; mais il fut désobéi. Ce fut en vain que Charles-Quint exila Alphonse Manrique, alors inquisiteur du royaume, Viruès n'en demeura pas moins pendant quatre années prisonnier et au secret dans les cachots de l'inquisition. (*Histoire de l'inquisition*, ch. IV, 4^e partie.)

mauvaises, en s'en faisant un manteau pour couvrir leur injustice, leur turpitude et leurs iniquités.

Charles-Quint était homme de génie, il aimait le courage et l'audace ; tout ce qui portait un cachet de grandeur excitait en lui une vive sympathie, et bien que sa terreur de l'inquisition fût grande, il considéra avec une profonde admiration cet homme loyal et courageux qui osait, en présence du roi, jeter ainsi l'anathème sur une institution dont le roi lui-même ne prononçait le nom qu'en tremblant.

— Mon père, dit-il enfin d'une voix calme, quelle preuve avez-vous de l'infamie de Pierre Arbues pour le gouverneur de Séville, et de l'injustice de ses poursuites contre lui ?



Elle tendit ses mains suppliantes.

— Sire, répondit Jean d'Avila en faisant allusion aux confidences qu'il avait reçues de Dolores, il est des choses qui appartiennent au secret de la confession et qu'il n'est pas permis de divulguer ; ces choses je ne les dirai pas, car elles m'ont été confiées au tribunal de la pénitence ; cependant, lorsque la vie et l'honneur d'un homme sont en cause, il faut, sans manquer à son devoir, dire tout ce qu'il est possible de dévoiler pour le sauver. J'affirme, je jure ici devant Votre Majesté que l'inquisiteur de Séville a agi contre Manuel Argoso par pure vengeance personnelle, qu'il l'a faussement accusé d'hérésie, et...

— Qui prouvera que c'est fausement ? interrompit vivement Charles-Quint. L'hérésie ! voilà bien la véritable plaie du royaume. Les doctrines de Luther

ont pénétré partout ; et ce moine insensé, qui se croit plus habile que les Pères de l'Église, plus saint que le pape lui-même, a jeté sur toute l'Europe catholique un immense brandon de discorde. Sa doctrine est abominable et pernicieuse, et je ne saurais trop approuver le zèle que les inquisiteurs de mon royaume déploient contre les insensés qui s'en laissent séduire. Voilà bien les hommes, poursuit Charles-Quint, toute nouveauté les charme ; un mot retentissant et sonore les soulève. Indépendance, liberté religieuse, ce sont là des mots vides qui les remuent, qui leur font prendre en haine le joug ecclésiastique ; ils se laissent séduire, comme les enfants, au plaisir d'échapper à l'autorité de ceux qui les dirigent, et ne veulent pas comprendre que le bonheur est dans l'obéissance, que la sûreté, que la prospérité des États et celle des familles ne peuvent avoir de meilleure garantie que l'accord unanime des gouvernants et des gouvernés ; mais non, ils veulent se soustraire à la légitime autorité de l'Église ; ils raisonnent les choses qui doivent être aveuglément adorées, et de ce raisonnement naissent les soulèvements et la révolte. Ils ont nié l'autorité du pape, qui sait s'ils ne finiront pas par nier celle du roi ? Croyez-moi, mon père, ne défendez pas les sectateurs de Luther : c'est une race abominable que je déteste.

Jean d'Avila avait écouté en silence cette longue sortie de Charles-Quint ; il le laissa exhaler, sans l'interrompre, sa haine contre les protestants ; puis, lorsque l'exaltation du roi se fut un peu calmée, ne rencontrant pas d'obstacle, Jean d'Avila prit Estevan par la main, et le présenta au roi en disant :

— Sire, voici ma réponse à Votre Majesté : J'improove comme elle tout ce qui tend à dénaturer la religion de Jésus-Christ : voilà pourquoi je lutte contre les inquisiteurs qui la font haïr en prétendant la défendre. Ce jeune homme se nomme Estevan de Vargas. Son père fut fait membre du conseil de Castille par le roi Philippe I^{er} ; il a toujours été un pieux chrétien, un zélé défenseur de la monarchie. Estevan a suivi l'exemple de son père. Eh bien ! l'inquisiteur Arbues, ne pouvant le poursuivre judiciairement, a voulu attenter à sa vie.

— Que dites-vous là, mon père ? fit sévèrement Charles-Quint.

— J'ai la preuve authentique de ce que j'avance, répondit le religieux, et je puis la donner à Votre Majesté.

— Taisez-vous, mon père, murmura le roi ; vous en avez dit là assez pour envoyer au Quemadero la moitié de l'Espagne.

— Votre Majesté est discrète, répliqua Jean d'Avila en souriant avec finesse.

— Vrai Dieu ! mon père, pouvons-nous compter sur votre discrétion comme vous pouvez compter sur la nôtre ? Dites-nous votre nom, s'il vous plaît ; car nous ne savons pas encore à qui nous parlons.

— Jean d'Avila, répondit simplement l'apôtre.

A ce nom révérend dans toute l'Espagne, qui emportait avec lui l'idée de toutes les vertus, Charles-Quint, saisi de ce respect involontaire qu'inspirent toutes les vraies grandeurs, se prit à considérer l'apôtre avec un vif sentiment d'admiration.

— Je ne m'étonne plus de votre courage, mon père, lui dit-il enfin, et je vois avec douleur les abus de l'inquisition ; car maintenant il ne m'est plus permis de douter.

L'empereur aurait dû ajouter : « Et devant vous je puis parler sans contrainte. »

C'est en effet ce qu'il fit, bien sûr qu'il n'avait rien à redouter d'un pareil témoin. L'amour apparent de Charles-Quint pour l'inquisition était loin d'être

sincère ; il était au reste, comme tous les sentiments de ce monarque, réglé exactement sur les exigences de sa politique.

Loin d'être pieux avec conviction et fermement attaché aux doctrines de Rome, Charles-Quint en eût fait volontiers bon marché en faveur de celles de Luther, si les idées d'indépendance de la réformation n'eussent effrayé son despotisme ombrageux. Ennemi de l'inquisition dans sa jeunesse, il la protégeait dans son âge mûr, et, tout en la détestant, il la choyait comme le plus puissant auxiliaire de ses exactions, de son amour du pouvoir, de l'argent et de la conquête.

Toutefois, il se révoltait souvent contre elle dans son for intérieur, car il eut plus d'une fois à s'en plaindre. Charles-Quint était le roi de l'Espagne, l'inquisition était le roi de Charles-Quint.

Une chose a manqué au génie de ce grand empereur, c'est de comprendre que la plus belle gloire d'un roi est de favoriser les progrès des lumières, au lieu de chercher à « les mettre sous le boisseau » ; qu'il est plus facile, plus glorieux et plus doux de régner sur des hommes libres que sur un peuple d'esclaves, et que cela, d'ailleurs, est dans le véritable esprit de l'Évangile. La réformation tendait à instruire les masses, à répandre partout les trésors de la science ; et certes Charles-Quint, en lui devenant hostile, comprit mal ses véritables intérêts ; il eût trouvé un plus solide appui dans la philosophie éclairée et la loyauté des protestants, que dans le despotique et ambitieux fanatisme des moines. Mais il ne devina pas cela, et laissa tomber la balance du côté où il pensa que son intérêt la faisait pencher.

— Mon père, dit-il à Jean d'Avila, nous déplorons vivement les abus de l'inquisition, et nous voudrions pouvoir les réprimer ; mais songez que cette formidable institution, fondée dans un but utile et pieux, est aujourd'hui plus puissante que Rome elle-même, et que le pape n'ose lutter contre elle.

— L'empereur Charles-Quint a osé lutter contre le pape, répliqua Jean d'Avila, faisant allusion à la réponse de Charles-Quint à un bref que le pape Clément VII avait lancé contre lui quelques années auparavant, et l'empereur luttera contre l'inquisition, car il y va des droits de la justice et de l'humanité.

Un sourire de satisfaction glissa sur les lèvres du monarque ; il ne se rappelait pas sans un vif sentiment d'orgueil ce manifeste virulent publié en Allemagne, chef-d'œuvre d'énergie, d'amertume et de diplomatie, qui ramena à lui les esprits aigris par ses protestations antérieures contre les doctrines de Luther. Jean d'Avila avait fait vibrer la corde sensible en rappelant à l'empereur cet acte d'une haute politique qui ressemblait à un acte d'indépendance, et avait si bien servi ses intérêts dans le Nord.

Charles-Quint regarda le religieux avec bienveillance, et lui dit du ton le plus gracieux et le plus royal du monde :

— Voyons, mon père, comment vous prouverons-nous le désir que nous avons de vous être agréable ? Tâchons surtout de concilier la justice avec les intérêts de la royauté. Empêchons les abus de l'inquisition, mais ne frappons pas sur l'inquisition ; c'est un serpent qui se retourne pour mordre aussitôt qu'on le touche, et ses blessures sont toujours mortelles.

— Le lion ne redoute pas les morsures du serpent, et Votre Majesté est roi

¹ Au seizième siècle l'inquisition bravait la puissance de Rome, si bien que plusieurs cardinaux ont été emprisonnés et condamnés à différentes peines à Rome, quoique la personne d'un cardinal

pour commander, répliqua l'apôtre; ce n'est que par l'énergie de sa volonté qu'elle imposera à ces audacieux profanateurs d'une loi toute d'amour, dont les cruautés inouïes ont dépeuplé et appauvri l'Espagne. Qu'avaient fait ces familles mauresques, si ardemment persécutées par l'inquisiteur général Adrien, qu'elles ont abandonné le pays par milliers, emportant sous un ciel étranger leurs richesses et leur industrie, source de la prospérité du royaume ?

— Les Mauresques s'étaient révoltés, dit Charles-Quint.

— Les Mauresques imitaient le chameau du désert, qui jette sa charge à terre lorsqu'elle est trop lourde, répondit Jean d'Avila.

— Adrien Florencio était d'un caractère doux et pacifique, répliqua le roi; il n'a jamais rien fait qu'à bonne intention.

— Adrien Florencio était faible, sire; il laissait faire le mal sans le réprimer, et trompait Votre Majesté sur la véritable conduite des inquisiteurs¹.

— Moine, tu es bien hardi d'oser parler ainsi! s'écria le roi dont l'orgueil indomptable ne souffrait pas qu'on le crût capable de se tromper ou d'être trompé par les autres.

— Je dis la vérité à Votre Majesté, sire, répondit le religieux, et la vérité a le droit d'être entendue. Les inquisiteurs d'Espagne ne sont pas des prêtres, mais des bourreaux; ils oppriment le peuple, et le roi est le défenseur du peuple.

En parlant ainsi, Jean d'Avila regardait le roi bien en face, sans audace, sans forfanterie; une majesté sainte rayonnait sur son visage.

Charles-Quint se sentit subjugué par ce mélange de simplicité et de noblesse, de génie et de sainteté, qui faisait de l'apôtre un homme si remarquable.

— Continuez, lui dit simplement l'empereur.

— Sire, poursuivit le religieux, un homme a été faussement accusé et injustement torturé. L'inquisiteur de Séville a commis ce crime, c'est à lui de le réparer. Que Votre Majesté ordonne à Pierre Arbues de mettre en liberté don Manuel Argoso.

— Je ne puis faire cela, dit le roi pensif.

— Ah! sire, s'écria Jean d'Avila, sera-ce donc en vain que votre beau royaume d'Espagne aura salué par tant d'acclamations votre avènement à la couronne? Votre Majesté aura-t-elle vainement promis aux cortès de faire cesser les persécutions et les supplices et d'éteindre les bûchers²? Non, sire,

soit sacrée même pour les rois. On sait que Henri III fut excommunié par Sixte V, pour avoir osé punir le cardinal de Guise convaincu de rébellion et d'attentat contre l'État. Mais l'inquisition n'était-elle pas le roi des rois et la terreur des papes eux-mêmes?

¹ Adrien Florencio, troisième inquisiteur général d'Espagne, fut, dit-on, moins cruel que ses prédécesseurs et que ses successeurs. Adrien Florencio fut peut-être le plus faible des inquisiteurs, peut-être en fut-il le plus adroit. Pendant son règne, qui dura près de cinq ans, l'inquisition d'Espagne condamna vingt-quatre mille personnes, dont seize cent vingt furent brûlées vives et cinq cent soixante en effigie. Ce fut Adrien Florencio qui établit le deuxième tribunal de l'inquisition en Amérique, et étendit sa juridiction sur les Indes et sur l'Océan. Ce fut encore Adrien qui empêcha Charles-Quint de réformer l'inquisition, comme il l'avait promis aux Castillans, aux Aragonais et aux Catalans en 1518; et cela, en trompant l'empereur sur la conduite des inquisiteurs. (*Histoire de l'inquisition*, ch. III, 4^e partie.)

Malgré le mal qu'il avait fait aux Espagnols, peut-être à cause de ce mal même, Adrien fut élu pape le 9 janvier 1522. (*Histoire des papes*.)

² A son arrivée en Espagne, conseillé par son précepteur, Guillaume de Croy, et par son grand chancelier, Salvagio, l'empereur Charles-Quint était très disposé à abolir l'inquisition ou du moins à organiser la procédure du saint office d'après les règles du droit naturel et sur le modèle



Supplice du feu.

vous ne voudrez pas faillir aux promesses de votre règne, et c'est à bon droit que j'ai espéré en vous. Manuel Argoso est innocent et vous le protégerez, sire, et vous sauverez la vie d'un des plus purs serviteurs de votre monarchie. Un mot de Votre Majesté suffit, poursuit le religieux avec entrainement ; dites ce mot, et votre nom sera béni dans toute l'Espagne : car la justice des rois est la sauvegarde du bonheur des peuples.

— Ce jeune homme est-il le parent de don Manuel Argoso ? demanda Charles-Quint en désignant Estevan de Vargas.

— Je devais devenir son fils, répondit Estevan d'un air modeste et assuré.

— Manuel Argoso a donc une fille ?

— Un ange, répondit Jean d'Avila ; la plus belle et la plus chaste de toute



L'empereur dictant.

l'Espagne ; comprenez-vous maintenant, sire, pourquoi le gouverneur de Séville est accusé d'hérésie ?

de tous les autres tribunaux. Les cortès de Castille, croyant que le moment de délivrer l'Espagne du joug de l'inquisition était venu, s'assemblèrent, ainsi que celles d'Aragon et de Catalogne, au commencement de l'année 1518, pour demander au roi l'abolition du saint office, ou pour le moins des réformes que la conduite des inquisiteurs avait rendues indispensables. Charles-Quint fit rédiger un nouveau code par Selvagio, de concert avec les députés, et promit aux cortès d'en ordonner l'exécution aux inquisiteurs. Mais, au moment où la justice allait triompher, le chancelier Selvagio mourut, et Adrien Florencio, troisième inquisiteur-général d'Espagne, et élu pape le 9 janvier 1522, après la mort de Léon, sut changer les dispositions du roi, et, à force de mensonges, en faire insensiblement un protecteur passionné de l'inquisition.

Cependant Charles-Quint promit solennellement aux cortès qu'il forcerait l'inquisition à res-

Charles-Quint se mordit les lèvres; ce n'était pas la première fois qu'on portait une semblable accusation contre les inquisiteurs du royaume.

Le roi s'approcha vivement d'une table où il y avait des plumes, du papier et tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Que ces choses se passent entre nous, dit-il en s'adressant au jeune Vargas; veux-tu, pour cette fois, me servir de secrétaire?

— Je suis aux ordres de Votre Majesté, répondit Estevan en se rapprochant de la table.

— Ecris, dit le roi.

Estevan prit une plume et une feuille de vélin.

L'empereur continua, dictant très vite, sans s'inquiéter du secrétaire, selon son habitude.

« ÉMINENCE

» Don Manuel Argoso, comte de Cevallos, en ce moment dans les prisons du saint office de Séville, a constamment été notre serviteur fidèle, et nous l'avons toujours cru bon et zélé catholique. L'accusation d'hérésie qui pèse sur lui nous paraît exagérée, et il se pourrait que cette accusation fût l'œuvre de quelque ennemi du comte, intéressé à le perdre. C'est pourquoi nous osons espérer que Votre Éminence cherchera à découvrir la vérité et à rendre justice à notre fidèle serviteur. Nous comptons même que Votre Éminence voudra bien terminer son procès au plus tôt et de la manière la plus conforme à la justice et à la charité chrétienne.

» En notre palais de Madrid, ce 20 mai 1534.

» CHARLES V. »

Cette lettre écrite, le roi la scella lui-même de son sceau royal, et la remit à Jean d'Avila, en lui disant :

— Nous sommes charmé, mon père, d'avoir vu de près l'apôtre de l'Anda-

pecter les privilèges et les coutumes de Castille, d'Aragon et de Catalogne, et à observer les saints canons.

Les cortès eurent à la bonne foi de Charles-Quint, et lui témoignèrent leur reconnaissance par un don en argent. Mais les Castillans, les Aragonais et les Catalans tardèrent peu à comprendre que les promesses de Charles-Quint étaient aussi fallacieuses que celles de ses prédécesseurs. (*Histoire de l'inquisition*, ch. III, 4^e partie; *Annales d'Aragon*, session des cortès en 1518...; *Histoire de la principauté de Catalogne*, voir exprimé par les cortès en 1518, et *Histoire d'Espagne*, par Fernando de Higuera, t. I^{er}.)

« Cette lettre est apocryphe en ce qui touche le texte, la date et le sujet; mais elle est vraie comme type et comme fait. Charles-Quint en a écrit plusieurs dans le même sens; ces lettres ont souvent été considérées comme non avenues par les inquisiteurs, témoin Alphonse Virués qui, en dépit des recommandations de l'empereur et même de ses ordres, languit pendant quatre années dans les prisons du saint office de Séville (voyez note 1, page 236). Puis nous devons ajouter que bien souvent les lettres que l'empereur écrivait en faveur de quelques victimes de l'inquisition, étaient détruites par d'autres lettres dont l'empereur avait soin de les faire suivre. Au reste, la duplicité de Charles-Quint est assez connue; qui ne sait le trait que l'empereur fit à François I^{er} pendant que ce monarque était prisonnier à Madrid? François I^{er} étant très-malade du chagrin que lui occasionnait la perte de sa liberté, Charles-Quint alla le visiter: — « Venez-vous voir si la mort vous débarrassera bientôt de votre prisonnier? » lui demanda le roi de France. — « Vous n'êtes pas mon prisonnier, répondit Charles-Quint, mais mon frère et mon ami; je n'ai d'autre dessein que de vous rendre la liberté et toute la satisfaction que vous pouvez attendre de moi. » Puis il l'embrassa!

Les promesses de l'empereur produisirent un effet salutaire, et François I^{er} se rétablit, après une longue convalescence. Lorsque l'empereur sut son prisonnier bien rétabli, il redevint sévère et froid à son égard. Ce fut en vain que François I^{er} rappela à Charles-Quint la promesse qu'il lui avait faite pendant sa maladie; Charles-Quint ne lâcha sa proie qu'après avoir obtenu, le 15 janvier 1520, le traité qui mit la liberté du roi de France à un prix si onéreux pour la nation.

lousie. Et vous, jeune homme, ajouta-t-il en s'adressant à Estevan, quand vous serez le gendre de don Manuel Argoso, revenez à notre cour, nous vous y ferons une position digne du nom que vous portez.

— Je rends grâce à Votre Majesté, sire, répondit le jeune Vargas; mon cœur et mon bras sont à elle comme ma vie.

Le roi remercia Estevan par un gracieux sourire, et rentra dans ses appartements.

Le même jour, Estevan et Jean d'Avila quittèrent Madrid.

XXXIV

RODRIGUEZ DE VALERO

Quinze jours s'étaient écoulés depuis l'audience où nous avons vu en présence Jean d'Avila et Charles-Quint.

De retour à Séville, le premier soin d'Estevan fut de s'informer de Dolores. José lui avait recommandé de n'aller jamais sans lui à la maison de Juana, et comme il ne pouvait pas se présenter au palais inquisitorial où habitait le favori de Pierre Arbues, Estevan se rendit à la nuit tombante à la taverne de la Buena Ventura, pensant que l'alguazil ou sa sœur pourraient l'instruire du sort de celle qu'il aimait, et sur ce qui se passait dans l'inquisition.

Lorsque le jeune Vargas arriva à la taverne, il n'y avait personne d'étranger; ce n'était pas encore l'heure du repas du soir. La Chapa était donc seule dans sa cuisine, préparant, d'une main exercée, les différents mets qu'elle destinait à ses pratiques.

De temps à autre, elle quittait son fourneau pour aller regarder dans la rue et voir si personne n'arrivait; puis elle retournait à sa *chanfaina*¹, en murmurant entre ses dents :

— Voici pourtant l'heure où les ouvriers ont achevé leur besogne et les moines leurs sermons. Allons, poursuivait-elle, dépêchons-nous, ils vont tomber ici tout à l'heure comme une nuée d'oiseaux affamés.

Comme elle achevait ces paroles, elle aperçut un jeune cavalier enveloppé d'un manteau, qui se dirigeait vers la taverne. La Chapa se recula en arrière pour lui laisser le passage libre. Le cavalier entra, et après avoir regardé autour de lui, il parut satisfait de se trouver seul.

Il écarta un banc et s'assit, le dos tourné à la porte, devant une des longues tables qui meublaient ce sale réduit.

— Que désire votre seigneurie? demanda la Chapa de cette voix douce et perlée qui distingue les femmes de l'Andalousie, et dont le charme s'accroît en raison de la bonne mine du cavalier auquel elles s'adressent.

¹ Voyez, pour ce mot, note 1, p. 121.

— Sers-moi une tasse de chocolat, répondit Estevan en ôtant le chapeau à larges bords qui couvrait sa belle tête, et le déposant à côté de lui.

— Quel beau cavalier! pensa l'Andalouse, en s'occupant de le servir de son mieux.

Lorsqu'elle eut posé devant lui la tasse, le verre d'eau et *los azucarillos*¹, accompagnement obligé de tout *refresco*² espagnol, Estevan, regardant la tavernière avec confiance et amitié, lui dit en l'appelant par son nom :

— Assieds-toi près de moi, Chapa, j'ai grand besoin de toi aujourd'hui.

— De moi, señor? fit-elle étonnée; comment cela est-il possible, et que puis-je pour votre seigneurie?

— Tu connais la senora Dolores, la fille du gouverneur de Séville?

La sœur de Coco regarda Estevan avec de grands yeux étonnés.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, señor, répondit-elle; je ne connais pas la personne dont vous me parlez.

— Tu la connais, et tu connais l'apôtre aussi, dit Estevan, qui vit bien que la défiance seule avait dicté la réponse de la tavernière. Eh bien! Chapa, ne crains rien, c'est l'apôtre qui m'envoie, et désire savoir si la senora Dolores est toujours dans la maison où sa révérence don José l'avait cachée... Mais parle donc, poursuivit Estevan en remarquant la pâleur soudaine qui avait envahi les joues brunes et fraîches de la jeune Andalouse.

La sœur de Coco, au lieu de lui répondre, se releva brusquement et courut vers sa cuisine en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! voilà ma marmite qui verse; je suis à vous tout à l'heure, seigneur cavalier.

A ce moment, la porte de la taverne s'ouvrit, et Coco lui-même, revêtu de son costume d'alguazil, s'arrêta tout surpris de voir encore si peu de monde chez lui; mais, après avoir envisagé Estevan, qui s'était retourné à son arrivée, il le reconnut, et une expression triste et chagrine se répandit sur la mobile physionomie du tavernier.

— Enfin, vous allez me répondre, vous, fit le jeune seigneur; j'ai vainement interrogé votre sœur, je n'ai pu rien tirer d'elle. Asseyez-vous près de moi, señor Coco, et dites-moi, je vous prie, ce qui s'est passé depuis le jour où j'ai quitté Séville.

La Chapa s'était curieusement avancée sur la porte de sa cuisine.

L'alguazil se rapprocha d'Estevan et se tint debout devant lui d'un air embarrassé.

— Mais parlez donc, je vous en supplie! s'écria le jeune Vargas; ma fiancée serait-elle malade?

— Seigneur cavalier, répondit l'alguazil avec embarras, je n'ose en vérité...

— Qu'est-ce donc? mon Dieu! demanda le jeune homme avec impétuosité. L'alguazil baissa la tête et ne répondit pas.

Estevan se releva par un mouvement désespéré et, courant vers la sœur de Coco, il lui prit les deux mains qu'il serra avec force en lui disant avec angoisse :

— Parle, toi, Chapa; qu'est devenue la fille du gouverneur? est-elle morte ou vivante? Quoi qu'il en soit, réponds; je veux tout savoir.

¹ *Los azucarillos* sont des pains de sucre très raffiné et très soiable, aromatisé de différentes manières. En Espagne, dans l'Andalousie surtout, l'eau n'est jamais sucrée qu'avec les *azucarillos*.

² Rafratchissement.

La Chapa, qui grillait de tout dire, regarda alors son frère comme pour le consulter.

— Tu peux parler, dit Coco comprenant ce regard; pour moi, je n'aurais pas la force; parle, ma sœur, c'est le fiancé de la jeune senora.

— Seigneur cavalier, dit alors la Chapa saisie d'une timidité excessive en présence de cette douleur qu'elle allait soulever, promettez-moi de ne pas trop vous affliger, au moins.

— Mais enfin, qu'y a-t-il? s'écria Estevan dans une angoisse inexprimable.

— Seigneur, votre fiancée...

— Eh bien?

— Elle est...



Elle aperçut un cavalier.

— Quoi! achève donc, par le ciel!

— Dans l'inquisition, répondit la Chapa d'une voix basse et tremblante.

— Oh! s'écria Estevan en se frappant le front, j'aurais dû m'en douter; un dominicain!...

— Seigneur cavalier, fit vivement l'alguazil, gardez-vous d'accuser don José, il est innocent de tout cela.

Mais les protestations de Coco n'étaient pas suffisantes pour détruire les préventions d'Estevan. Il se reprochait vivement de s'être confié au jeune moine, et comme nous sommes toujours portés à rejeter sur autrui les malheurs qui nous arrivent, il blâmait amèrement en lui-même ce qu'il appelait l'imprudente confiance de Jean d'Avila.

— Tu as donc vu ma fiancée ? demanda-t-il à Coco, puisque tu es souvent de service dans cette abominable prison.

— Non, seigneur, répondit l'algualzil ; mais Sa Révérence don José l'a visitée plusieurs fois, et je suis certain, ajouta-t-il à voix basse, qu'il s'occupe des moyens de la délivrer.

Un sourire amer et sarcastique entr'ouvrit les lèvres d'Estevan ; un soupçon terrible venait de se glisser dans son âme ; il connaissait la *profonde moralité* des moines ; et en ce moment la nouvelle de la mort de Dolores lui eût peut-être été moins douloureuse que la crainte qu'il venait de concevoir.

Accablé sous le poids de tant d'émotions diverses, il s'affaissa sur son siège, et posant ses deux coudes sur la table, il laissa tomber sa tête dans ses mains.

Le bruit de deux voix qui parlaient sur un diapason très-élevé lui fit bientôt relever la tête ; deux hommes venaient d'entrer dans la *Buena Ventura* : l'un portait le costume élégant et sévère des *caballeros* de l'époque ; l'autre était vêtu avec une négligence sordide.

— Vous ici, Estevan ! fit ce dernier en tendant la main au jeune Vargas.

— Moi-même, don Rodriguez.

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vu, ajouta don Rodriguez de Valero, que le lecteur connaît déjà ; je suis charmé de vous rencontrer, et je vous demande la permission de vous présenter un de mes amis, don Ximenès de Herrera, un noble seigneur aragonais, qui sera charmé de faire votre connaissance.

En s'exprimant ainsi, don Rodriguez de Valero présentait à don Estevan ce même gentilhomme aragonais que nous avons déjà vu figurer à la soirée du comte de Mondejar.

Les deux jeunes seigneurs se firent réciproquement toutes les politesses en usage à cette époque de mœurs chevaleresques, encore empreinte de l'exquise courtoisie des Maures ; mais Valero remarquant bientôt l'excessive pâleur d'Estevan et le feu inaccoutumé qui s'échappait de ses grands yeux sombres, lui dit d'un ton paternel :

— Qu'avez-vous, don Estevan ? vous paraissez souffrir.

— Je n'ai rien, seigneur don Rodriguez, répondit le jeune homme d'un air qui démentait ses paroles.

— Vous me trompez, reprit Valero ; vous savez cependant que vous pouvez avoir en moi toute confiance.

— Je le sais, dit Estevan, et je sais aussi que vous êtes le plus grand ennemi de l'inquisition ; mais ce jeune seigneur... ajouta-t-il en désignant don Ximenès du regard.

— Ce jeune seigneur est un loyal chevalier et une âme indépendante, répondit Valero ; sans cela vous l'aurais-je présenté comme mon ami ? Parlez, dites-nous ce qui vous afflige, nous sommes prêts l'un et l'autre à faire cause commune avec vous.

— Oh ! don Rodriguez, s'écria don Estevan, heureux de trouver enfin un cœur où il pouvait épancher toute l'amertume du sien, nous vivons dans un siècle abominable ; la justice est bannie de la terre !

— C'est qu'elle est tombée entre les mains des moines, répondit Valero d'un ton âpre.

— Croirez-vous, messeigneurs, poursuivit Estevan, que, non content d'avoir jeté dans les cachots de l'inquisition le gouverneur de Séville, Pierre Arbues a aussi fait arrêter sa fille, la plus noble femme de toute l'Espagne ?

— Sa fille ! s'écria don Ximenès de Herrera, en jetant à Valero un regard d'intelligence.

— Oh ! fit Valero vivement, je vous avais bien dit, don Ximenès, que ce jour-là ne se passerait pas sans dénonciations ou même quelque chose de pire.

— Vous savez donc ce qui s'est passé, don Rodriguez ? demanda Estevan avec anxiété.

— Calmez-vous, calmez-vous, répondit le vieux chevalier ; je vais vous apprendre tout ce que nous savons là-dessus.

Et don Rodriguez de Valero raconta brièvement au fiancé de Dolores les événements qui avaient eu lieu pendant la soirée du comte de Mondejar ; moins, toutefois la trahison de ce dernier, qui était restée un secret pour tous ses convives, excepté pour le grand inquisiteur.

Estevan écouta tout avec une profonde admiration pour Dolores, et un souverain mépris pour ses bourreaux ; mais ses terreurs s'en augmentèrent : il se défiait de José et connaissait Pierre Arbues.

— Savez-vous, messeigneurs, dit-il enfin en éclatant, qu'il ne faut pas s'étonner de ce sourd ferment de révolte caché sous l'obéissance apparente et passive des Espagnols ?

— Les Espagnols, répondit Valero, ne sont encore qu'un corps à qui il manque une tête ; ils souffrent et se remuent dans des convulsions douloureuses sous l'étreinte du despotisme ; mais ils n'ont pas l'intelligence qui conçoit, combine et organise les moyens de briser les liens qui les retiennent.

Ce n'est pas tout de dire : « je souffre », en se tordant sous ses chaînes, poursuivit le vieux chevalier ; on les enfonce plus avant dans sa chair ; il faut avoir la persévérance qui les ronge maille à maille, ou l'audace et la témérité qui, d'un seul coup, brisent le sceptre du despotisme.

En parlant ainsi, le visage du vieillard, animé du saint amour de la liberté, avait une expression sublime, et son grand front plein de génie brillait sous ses cheveux blancs comme sous une couronne.

— Don Rodriguez, dit Estevan remué jusqu'au fond des entrailles par ces généreuses pensées qui étaient aussi les siennes, don Rodriguez, ce n'est pas la tête qui manque au corps, ce sont plutôt les soldats qui manquent au chef ; notre armée d'hommes libres est trop faible encore pour lutter avec succès contre ces innombrables troupes de moines et de familiers.

— Si bien, répliqua le sarcastique Valero, qu'on pourrait presque envelopper l'Espagne dans un immense capuchon.

— Oh ! don Rodriguez, s'écria Estevan, ce n'est pas le moment de railler ; ma fiancée est dans les cachots du saint office, et son père est peut-être déjà condamné.

— Vous aurez bien de la peine à les sauver, mon pauvre Estevan.

— Je sauverai le gouverneur ; je l'espère, du moins, répondit le jeune homme ; mais Dolores, mon Dieu ! Dolores !

— Et par quel moyen, s'il vous plaît, demanda le vieillard, espérez-vous arracher aux serres de ce vautour inquisitorial qu'on nomme Pierre Arbues, la proie qu'il a déjà saisie ?

— Oh ! fit le jeune homme avec confiance, il y a en Espagne un pouvoir plus grand que celui de l'inquisition.

— Ce pouvoir, où le trouverez-vous ?

— Sur le trône, don Valero...

— Le roi est le premier valet de l'inquisition, répliqua sèchement le vieux seigneur ; croyez-moi, cherchez ailleurs votre appui.

— Cependant, fit don Ximènès, il me semble que l'autorité du roi est au-dessus de celle d'un moine, et qu'après tout...

— Savez-vous, messeigneurs, interrompit Estevan, que j'arrive aujourd'hui même de Madrid, et que l'empereur Charles-Quint a daigné me donner une lettre pour l'inquisiteur de Séville ?

— Et après votre départ, fit dédaigneusement Rodriguez, le grand empereur Charles-Quint aura sans doute fait partir un courrier porteur d'une seconde dépêche qui arrivera avant la vôtre, don Estevan¹.

— Oh ! trahison ! s'écrièrent en même temps les deux jeunes chevaliers...

— Cela est-il possible ? demanda le fier et loyal Estevan ; je sais que le roi est ambitieux et avide de richesses, mais qu'il soit fourbe à ce point, je ne puis le croire.

— Comment le savez-vous, don Rodriguez ? ajouta l'Aragonais.

— Comment mes cheveux blancs ont-ils vu plus de choses que vos belles chevelures noires, messeigneurs ? Croyez-moi, en fait d'appui, ne vous fiez jamais qu'à vous-même, ou à un autre vous-même, si le ciel vous a fait ce rare présent ; mais surtout ne comptez jamais sur l'amitié d'un moine ou sur une protection royale, c'est une voile légère qui tourne toujours au vent de l'intérêt personnel ; celui qui s'y fie échoue le plus souvent sur un écueil.

— L'expérience est une chose amère, observa Estevan d'un ton chagrin.

— Voilà pourquoi la vieillesse est triste, répondit Valero. Cependant, ajouta-t-il, l'expérience ne rend pas tous les vieillards égoïstes, durs, indifférents aux souffrances des autres ; elle ne sert quelquefois qu'à les rendre plus sages... ou plus courageux, car le vrai courage est aussi le résultat de la sagesse.

Pendant cette conversation animée, les trois seigneurs, complètement absorbés, n'avaient pas vu une jeune tête de moine s'avancer à la porte de la cuisine dans la pénombre formée vers le fond de la salle par la rareté et l'exiguité des bougies ; c'était José qui était entré par la porte de l'écurie, et, apercevant ces trois seigneurs occupés à une discussion si vive, avait écouté sans mot dire, car il lui importait de savoir tout ce qui regardait Estevan ou Dolores.

Les paroles de Rodriguez de Valero prirent pour lui un sens qu'Estevan n'avait pas songé à leur donner ; José avait cette finesse d'intelligence qui, d'un mot, tire des déductions à perte de vue et ne s'arrête qu'aux dernières limites des conséquences tirées.

Il s'adressa donc à Coco qui, assis dans un coin de la cuisine, appuyait nonchalamment son menton sur une de ses mains, et lui dit :

— Coco, tu vois ces deux seigneurs qui causent avec don Estevan de Vargas ?

— Oui, Révérence...

— Regarde-les bien afin de les reconnaître.

— Je les connais, répondit l'Alguazil.

— Tu les observeras et tu me rendras compte de toutes leurs actions.

— Faudra-t-il aussi en rendre compte à monseigneur le grand inquisiteur ?

¹ Revoyez la note 1, p. 236.

— Non, à moi, à moi seul, répliqua sévèrement José.

— C'est bien ; à vous seul, Béatitude ! j'ai parfaitement compris, répondit Coco qui adorait José ; car cette nature brute et ignorante comprenait d'instinct la supériorité du jeune religieux, et il subissait aussi la fascination de l'adorable bonté de José, séduction immense dans les êtres supérieurs.

Les trois seigneurs continuaient leur entretien :

— Vous espérez donc beaucoup de cette lettre de Charles-Quint ? demanda Ximènès de Herrera.

— Si j'en dois croire don Rodriguez, il n'y a pas grand fond à y faire ; n'importe, j'essaierai. Je dois tenter tous les moyens possibles, et si celui-là ne réussit pas...



José se jeta vivement au-devant de lui.

L'arrivée d'une nuée de Gitanos et de moines de toutes les couleurs interrompit à ce moment Estevan.

Le jeune comte se souciait fort peu de se trouver en pareille compagnie, bien qu'à cette époque, en Espagne comme en France, les gentilshommes hantassent volontiers les tavernes ; il entraîna Valero et son ami dans la rue.

— Adieu, leur dit-il, je suis forcé de vous quitter.

— Où nous reverrons-nous ? demanda Valero.

— Le sais-je ? fit Estevan.

— Écoutez, dit Valero d'un ton grave, je doute que votre lettre de Charles-Quint serve à grand'chose ; si vous échouez, venez me retrouver *al Muelle*¹. Je

¹ Sur le quai ; les bords du Guadalquivir sont, de toutes les promenades de Séville, les plus

m'y promène tous les soirs avant mon souper... Peut-être, ajouta-t-il, trouverons-nous le moyen de délivrer le gouverneur de Séville et sa fille.

— Que voulez-vous dire ? demanda Estevan.

— Je vous expliquerai cela lorsque vous n'aurez plus d'autre moyen de salut pour ceux que vous aimez. Adieu, à bientôt.

Estevan s'éloigna plein de douleur et de crainte.

Valero et don Ximènes rentrèrent dans la taverne.

C'était une jouissance toute particulière pour le sarcastique observateur Rodriguez d'étudier ces diverses physionomies des habitués de la taverne, moines et peuple, qui réfléchissaient mutuellement sur leurs visages les divers sentiments qu'ils s'inspiraient les uns aux autres. Aussi l'égoïsme et la rapacité des moines, leur immense mépris pour le genre humain, étaient-ils écrits en traits pâles et jaunis sur les visages souffreteux du peuple ou la physionomie rusée des filous, tandis que sur les figures épanouies des moines, dans leur embonpoint fabuleux et jusque dans leur humble hypocrisie, se lisait le respect profond et aveugle d'un peuple abusé qui croyait faire œuvre méritoire en se dépouillant jusqu'à la peau pour engraisser ces pieux fainéants.

— Asseyons-nous, dit Valero à son jeune ami ; c'est ici que je viens faire ma moisson de mépris et de courage...

Au moment où ils allaient s'asseoir, le son argentin d'une cloche tinta lentement l'Angelus à une église voisine.

Les moines qui soupaient dans la taverne se levèrent gravement, et se mirent à réciter l'Angelus d'une voix rauque et nasillarde, avec des yeux baissés et hypocrites qui, tout baissés qu'ils étaient, ne laissaient pas de s'arrêter avec une grande complaisance sur les jambes nues ou les brunes épaules de quelques Gitanillas venues là, comme les autres, pour prendre leur repas du soir.

Pendant ce temps, José s'était rapproché de la table où étaient assis Valero et don Ximènes.

Le peuple répondait en chœur à l'oraison récitée par les moines.

Valero, seul, resta les lèvres closes et ne fit pas même le signe de la croix.

A peine avait-il prononcé le dernier Amen, qu'un hiéronymite qui se trouvait près de lui l'apostropha d'un ton colére :

— Es-tu donc hérétique pour ne pas prier avec nous ?

— Il est bon à vous de prier en public et de vous agenouiller dans les temples, répondit gravement Valero ; vous avez tant de turpitudes à expier, que ce ne serait pas trop de passer votre vie entière à genoux en criant à Dieu de vous faire miséricorde.

— Que dit ce mendiant ? demanda un moine de la Merci en toisant d'un air dédaigneux les vêtements plus que négligés du vieux gentilhomme.

— Je dis, répliqua Valero, que tu as payé plus d'arpents de terre avec l'or des fidèles, que tu n'as racheté de captifs.

Le mercenaire se leva, les yeux étincelants de courroux, et s'avança avec un geste menaçant vers l'homme farouche qui osait le braver ainsi.

Les Gitanos et les gens du peuple baissaient la tête sur leur ténelle pour cacher la satisfaction intérieure que leur causait cette querelle.

José considérait Valero de son œil profond et scrutateur.

fréquentés jusqu'à neuf heures du soir dans l'été ; après cette heure, les promeneurs se rendent à la Alameda ; les quinées et les qués demeurent dévot.

Le vieux gentilhomme resta ferme à sa place, et du ton le plus calme et le plus froid, envisageant le mercenaire dont le visage était empourpré par la fureur :

— Que me voulez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je veux t'apprendre comment on doit respecter les ministres du Seigneur ! répondit le moine d'une voix étranglée par la colère.

— Les vrais ministres du Seigneur sont doux comme leur maître, reprit Valero sans se déconcerter ; ils sont bons et compatissants pour les faibles, et ils les servent au lieu de les opprimer.

— Bien répondu ! dit à voix basse un guapo de la meilleure espèce, qui n'était autre que Cuerpo de Hierro.

Le mercenaire leva violemment la main sur le vieux seigneur comme pour le frapper.

José se jeta vivement au devant de lui en lui disant froidement :

— Laissez cet homme, mon Révérend ; vous voyez bien que c'est un fou.

— Eh ! oui, c'est Valero, s'écria un jeune carme qui n'avait encore rien dit ; ne le reconnaissez-vous pas, mon père ?

— Fou ou non, il doit prier et s'agenouiller devant les saintes images, répondit brutalement le mercenaire.

— Sans doute, répliqua Valero ; adorer comme vous le bois et la pierre, et insulter par les œuvres au roi du ciel ; n'est-ce pas ainsi que vous adorez Dieu ?

— C'est un hérétique ! s'écria le hiéronymite cherchant à exciter la colère du moine de la Merci.

— C'est un fou, vous dis-je, répéta froidement José.

— Les fous disent quelquefois des choses sensées, répondit Valero en regardant José au visage.

José haussa légèrement les épaules, et regarda Valero d'un air qui voulait dire :

— Il vaut mieux passer pour fou que d'être brûlé.

— C'est un luthérien ! continua le carme.

— Révérence, se hasarda à dire Coco qui redoutait une plus vive dispute, ce vieux seigneur est insensé, je vous assure ; notre très saint inquisiteur n'a jamais voulu le faire arrêter à cause de cela.

— Ce fou-là parle bien, dit tout bas une vieille Gitana en s'adressant à Cuerpo de Hierro.

— Abuela ! répliqua le guapo ; bienheureux sont les fous qui peuvent tout dire.

Un roulement des plus expressifs courut dans l'assemblée, semblable au bruit que fait la vague en se déroulant sur le sable.

Les paroles du fou, pleines de vérité, avaient un immense écho dans l'âme de ce peuple opprimé, dégradé par le fanatisme et la misère, je ne sais quel retentissement lointain de ses destinées éteintes. Les Gitanos seuls, avec cette superbe indifférence des êtres nomades pour tout ce qui tient aux questions morales, continuèrent tranquillement leur repas ; toutefois, dans ces âmes incultes, dégradées, mais pleines d'une sauvage poésie, les paroles de celui qu'on appelait le fou résonnaient d'une manière agréable et sonore, car elles réveillaient à leur insu une des plus vives sympathies de ces hommes sau-

¹ Ce mot, qui peut se traduire par murmure, est beaucoup plus imitatif.

vages ; elles étaient l'expression d'une fierté hautaine et d'un immense amour pour la liberté.

Si la dispute entre Valero et les moines fût devenue sérieuse, malgré le respect qu'inspirait leur robe peut-être les moines n'eussent-ils pas été les plus soutenus. Le peuple espagnol avait assez à se plaindre d'eux pour user volontiers de représailles lorsque l'occasion s'en présentait. Toutefois, il n'en fut rien ; les moines, en hommes *prudents*, on est toujours prudent quand on manque de courage, réussirent enfin à apaiser le mercenaire en lui opposant la folie de Valero ; cependant ils eurent beau faire, le peuple de la taverne ne demeura pas convaincu de cette folie. Le peuple a un instinct qui le trompe rarement ; ses jugements sont quelquefois plus sûrs que ceux de la science. Il a une philosophie toute particulière à laquelle il serait bon de se rapporter quelquefois.

Cet incident mit Valero en grande vénération parmi les habitués de la taverne.

Lorsqu'il sortit, tous les yeux le suivirent d'un regard oblique, car on n'osait pas témoigner devant les moines l'intérêt qu'il avait inspiré.

Mais aucune de ces diverses nuances n'échappa à l'œil pénétrant de Valero, qui était doué d'une sagacité admirable.

Lorsqu'il fut dans la rue avec don Ximenès de Herrera :

— Don Ximenès, lui dit-il, l'aventure de ce soir pourra nous devenir utile ; ces gens-là feront maintenant ce que je voudrai.



XXXV

LE TÉMOIGNAGE

Les séances du tribunal de l'inquisition étaient devenues journalières ; le moment de l'auto-da-fé approchait ; chaque jour, de nouvelles condamnations venaient augmenter le nombre des victimes qui devaient y figurer. Le monstre insatiable ne se lassait pas de frapper ; coupables ou non, il lui fallait sa moisson complète : dime royale destinée au vainqueur de François I^{er}.

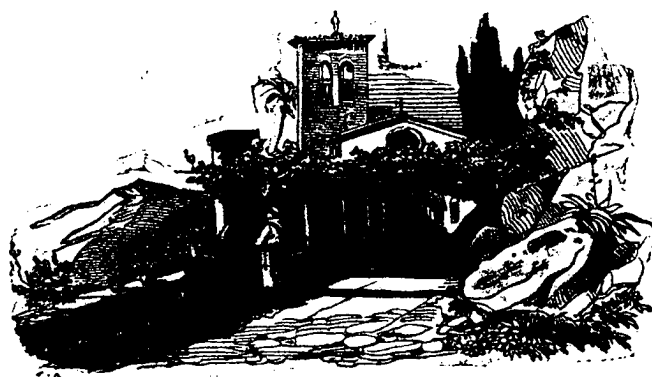
Chaque matin, Estevan et Jean d'Avila se rendaient à la salle d'audience, espérant d'y voir le gouverneur ; mais le saint office avait tant à faire qu'il fallait bien que chacun passât à son tour.

Enfin, le troisième jour, comparut Manuel Argoso.

La séance était nombreuse et solennelle ; des accusés de la plus haute distinction devaient y figurer.

Estevan et Jean d'Avila s'étaient rendus de bonne heure à la salle d'audience ; grâce à son vêtement religieux, l'apôtre y entra sans difficulté.

Une rumeur vague avait couru la veille, dans la ville, que le gouverneur



devait ce jour-là être jugé, et, en outre, Coco, envoyé par José, avait averti Jean d'Avila. Estevan et lui allèrent donc se placer sur le banc destiné aux témoins¹.

Là ils attendirent.

Peu à peu la salle se remplissait de monde ; les sbires et les familiers allaient et venaient çà et là, occupés de missions diverses ; leurs pas retentissaient, comme un écho lugubre, dans les profondeurs de cette salle immense.

Les tourmenteurs, selon leur habitude, se tenaient, comme des spectres immobiles, à la gauche du tribunal.

Enfin, l'heure sonna ; les inquisiteurs entrèrent par la porte placée derrière le tribunal et allèrent s'asseoir gravement à leur place.

Les escribanos occupaient déjà la leur.

La salle était en ce moment remplie de moines et de familiers de haut parage.

La portière qui était à la gauche du président s'ouvrit, et les accusés parurent, amenés par les sbires et escortés par les tourmenteurs.

Le premier qui s'avança vers le bâton triangulaire qui devait lui servir de siège, était une femme ; elle portait l'habit des carmélites chaussées.

Le second était un prêtre dominicain. L'assemblée le vit avec étonnement figurer parmi les accusés.

Deux autres victimes suivaient : c'étaient deux hommes jeunes et dans la fleur de la vie. L'un portait sur son visage austère l'empreinte de la méditation et des profondes études ; l'autre, d'une physionomie franche et ouverte, avait cet abattement douloureux qui s'empare si vite des êtres naturellement enjoués lorsqu'ils sont frappés par un grand chagrin.

Ces deux prévenus allèrent se placer à côté de la carmélite, sur le *perchoir*. Le cinquième était Manuel Argoso.

Ainsi que José l'avait prédit à Dolores, le gouverneur, guéri de ses meurtrissures, marchait à peu près sans difficulté ; mais son visage portait de si profonds stigmates de ses souffrances, qu'Estevan ne le reconnut pas.

— Voici le gouverneur, lui dit Jean d'Avila à voix basse.

— O mon Dieu ! est-ce possible ! fit Estevan ; et il se mit à chercher dans ces traits amaigris, dans cette physionomie hâve, dans ces yeux presque éteints qui pouvaient à peine supporter la lumière du jour, les traits remarquables du noble comte de *Cevallos*. Le comte de *Cevallos* avait perdu cette expression fière et chevaleresque qui le distinguait parmi les plus grands seigneurs de ce temps-là.

Une incroyable expression d'amertume contractait ses lèvres flétries.

Il s'assit.

Les sbires et les tourmenteurs prirent leur place accoutumée.

Alors, Pierre Arbues regardant les accusés, dit à la religieuse :

— Levez-vous.

¹ Tout en étant le plus inique des tribunaux, tout en procédant, non selon les lois de la justice et du droit commun mais selon son caprice, l'inquisition voulait passer pour impartiale, et surtout pour miséricordieuse : on sait à quoi s'en tenir sur sa miséricorde ; quant à son impartialité, elle est devenue proverbiale en Espagne, où l'on dit encore aujourd'hui, en parlant d'un juge prévaricateur, « il est juste et impartial comme un inquisiteur. » Cependant, dans toutes les salles d'audience inquisitoriales, un banc était disposé pour les témoins. Seulement, lorsqu'un témoin à décharge osait venir s'y asseoir, l'inquisition trouvait le moyen de l'inculper et de le faire participer aux peines qu'elle infligeait à l'accusé.... Pour des témoins à charge, l'inquisition ne les faisant jamais connaître, que seraient-ils venus faire sur le banc des témoins ?

La carmélite obéit, et, sur un ordre de l'inquisiteur, releva le voile qui jusqu'alors avait couvert son visage.

Jean d'Avila tressaillit, il avait reconnu Françoise de Lerne.

Malgré les souffrances du cachot, le visage de l'abbesse des carmélites était encore d'une incomparable beauté. Sa forte et vivace jeunesse avait résisté à l'air infect, à la nourriture abominable de l'inquisition, à l'absence presque complète de mouvement ; sa noble physionomie n'avait rien perdu de son expression hautaine. Elle attacha son œil noir et perçant sur le visage de l'inquisiteur, essayant de troubler sa conscience ; mais l'acteur était prêt pour son rôle, Pierre Arbues resta impassible. Alors, sans attendre les questions d'usage, l'abbesse des carmélites éleva fièrement la voix :

— De quoi m'accuse-t-on ? fit-elle.

— De luthéranisme, répliqua froidement l'inquisiteur. Vous auriez dû attendre mes questions, ma sœur, ajouta-t-il d'un ton doux et tendre.

Françoise sourit dédaigneusement.

— De luthéranisme ! fit-elle ; et comment le prouverez-vous ?

— Ma sœur, Dieu prend toujours soin de découvrir les crimes cachés, afin qu'ils soient reconnus et châtiés selon sa justice.

— Dieu ne peut avoir découvert un crime que je n'ai pas commis, répondit la carmélite d'un air de défi.

— Ma sœur, continua Pierre Arbues, il serait plus conforme à l'esprit de notre sainte religion d'avouer votre crime et de vous en repentir.

— Cette accusation est absurde, répondit Françoise avec un léger mouvement d'épaules. Qui a jamais songé à me croire hérétique ? Qui m'accuse enfin, monseigneur ?

— Ce livre trouvé chez vous, répondit Pierre Arbues en montrant la bible luthérienne enlevée par lui dans l'appartement de Françoise le jour de leur avant-dernière entrevue.

Françoise reconnut parfaitement la reliure de ce livre qu'elle avait feuilleté avec tant de plaisir avec ses favorites ; elle devina tout d'abord par quelle infâme trahison Pierre Arbues s'était emparé de ce volume oublié par Catherine ; et dans la stupéfaction profonde où la jeta cette vue, elle garda un moment le silence, embarrassée de répondre à une preuve si convaincante qui valait tous les témoins possibles.

De ce moment, elle désespéra de son salut ; elle comprit bien que si Pierre Arbues n'avait eu l'intention de la faire mourir, il ne se serait pas servi d'une preuve aussi irrécusable. Se voyant perdue, elle accepta cette position extrême avec un grand courage. Cette femme sensuelle, qui avait tant aimé la vie et si peu songé à l'éternité, se détacha soudainement, et comme par une inspiration divine, de ce monde où elle n'avait marqué ses jours que par des fautes. Sa religion superstitieuse et toute fanatique s'éclaira, pour ainsi dire, au bord de la tombe ; un rayon d'en haut descendit sur elle, elle voulut clore sa vie par un acte de résignation et de courage.

Elle releva lentement ses yeux, qui étaient restés baissés pendant quelques minutes, et regardant l'inquisiteur d'un air à la fois fier et inspiré :

— Monseigneur, dit-elle en appuyant sur chacune de ses paroles, je suis une grande pécheresse, et tous les supplices dont l'inquisition punit les relaps, les infidèles et les hérétiques, ne suffiraient pas encore à expier tous mes crimes... N'est-ce pas, monseigneur ? ajouta-t-elle avec un regard clair et perçant qui couvrit d'une imperceptible pâleur le visage de Pierre Arbues.

Punissez-moi donc, poursuivit-elle, punissez-moi des tourments les plus affreux ; mais dans ce grand acte de justice, monseigneur, n'oubliez pas de frapper sur tous les coupables. Souvenez-vous que celui qui suggère le crime pèche plus encore que celui qui le commet. Je n'ai pas péché seule, monseigneur ; punissez donc aussi mon complice, et que la justice éternelle soit satisfaite.

— Vous êtes seule accusée, répondit le juge sans regarder Françoise.

— Monseigneur ! s'écria-t-elle d'une voix éclatante, je sais que je porterai seule la peine de mes crimes ; car, qui oserait accuser ceux qui ont mission de juger les autres ? Je serai donc en ce monde la victime expiatoire ; mais là haut...

— Qu'on remène cette femme dans sa prison, interrompit froidement l'inquisiteur ; elle n'a pas sa raison, nous l'entendrons une autre fois.

— Monseigneur ! s'écria Françoise en montrant le ciel par un geste énergique, il y a là haut un tribunal suprême qui condamnera les juges prévaricateurs. Pierre Arbues ! tu es un prêtre infâme, et tu ne verras jamais la face de Dieu ! Fais-moi mourir maintenant, ajouta-t-elle, la justice céleste saura bien punir le moine impudique et le bourreau inquisiteur !...

Françoise ne put continuer ; sur un signe de Pierre Arbues, les tourmenteurs la bâillonnèrent et lui lièrent les mains. Elle se laissa emmener sans faire la moindre résistance ; mais ayant aperçu Jean d'Avila, elle lui adressa un triste sourire d'affection et d'adieu.

Puis elle traversa la salle avec autant de dignité que si elle eût été au milieu de ses filles, dans son abbaye.

Cet incident excita une émotion profonde dans l'âme de ceux des assistants qui n'étaient pas venus au saint office ¹. L'inquisiteur était loin d'être aimé, et une pareille scène n'était pas de nature à augmenter la vénération des habitants de Séville pour Son Éminence.

— J'ai eu tort de faire comparaître cette femme, pensa l'inquisiteur ; c'est José qui m'a conseillé cela ; une autre fois je ne prendrai conseil que de moi-même.

Pierre Arbues interpella alors le premier des deux jeunes accusés qui étaient sur la sellette.

— Comment vous nommez-vous ? lui demanda-t-il.

— Antoine Herrezuelo.

— Votre profession ?

— Avocat licencié.

— Antoine Herrezuelo, on vous accuse de professer la religion réformée.

Antoine Herrezuelo ne répondit pas.

— Qu'avez-vous à dire pour votre défense ? poursuivit l'inquisiteur.

Même silence de la part du licencié.

— Antoine Herrezuelo, est-il vrai que vous ayez embrassé la religion de Luther ?

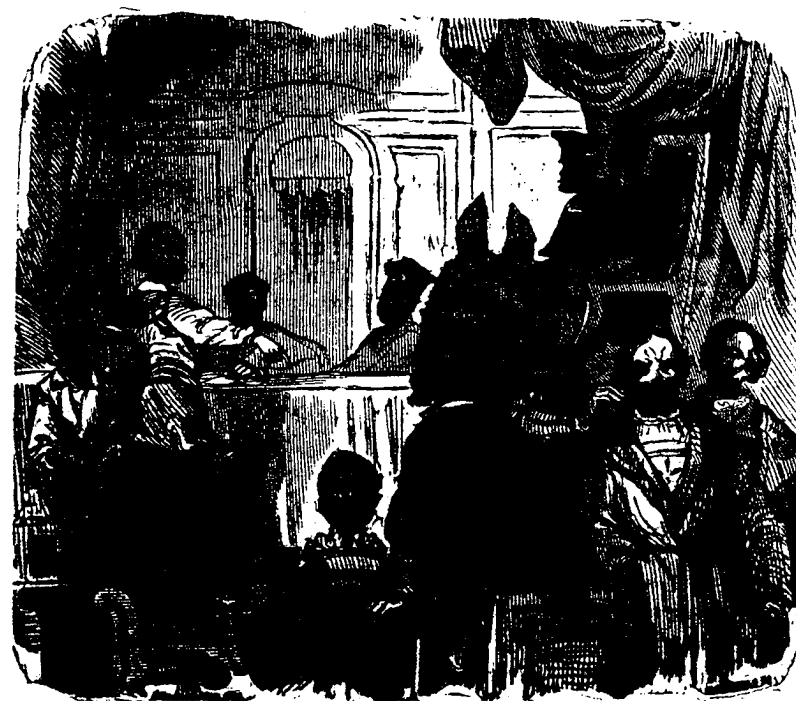
— Je professe la vraie religion du Christ, répondit l'accusé.

¹ Il était rare que l'inquisition jugeât les accusés à huis clos ; pour donner une apparence de publicité aux débats, la salle était ouverte à tous ceux qui étaient porteurs d'une invitation, seulement ces invitations n'étaient accordées qu'aux familiers de l'inquisition, rarement et en très petit nombre à des catholiques éprouvés, c'est-à-dire à des âmes simples qui croyaient à la pureté du zèle des inquisiteurs et à la nécessité de détruire les hérétiques pour la plus grande gloire de Dieu.

— La religion que vous appelez la religion du Christ est celle des apostats et non celle de l'Église, répliqua l'inquisiteur.

— Quand l'Église défigure et avilit les traditions évangéliques, et qu'elle confie à des mains impures la garde du troupeau de Jésus-Christ, il faut bien que les savants et les sages se fassent eux-mêmes les dépositaires de la loi, et, l'Évangile à la main, condamnent ceux qui ont fait de l'Évangile un code de débauche et de brigandage.

Jamais peut-être parole aussi hardie n'avait été prononcée en face de l'inquisition. On reconnaissait bien là l'apre courage des sectateurs du grand Luther, leur héroïque mépris de la vie terrestre, l'incroyable fermeté de ces hommes graves et sévères qui regardaient comme une violation de la loi chré-



J'ai frappé un infâme qui m'avait déshonoré.

tienne toute mollesse et tout abandon aux joies de la vie, et cherchaient à ramener les hommes à la simplicité pleine de grandeur des premiers siècles du christianisme.

L'inquisiteur ne voulut pas en entendre davantage : il eut peur de cette étincelle électrique si aisément communiquée par la parole d'un homme courageux, qu'elle suffit quelquefois à allumer un immense incendie.

— C'est assez, dit-il, cet homme avoue son crime et y persévère : qu'on le ramène dans sa prison.

— Dis qu'on le ramène au martyre ! s'écria le savant avec un sombre enthousiasme ! Merci, mon Dieu ! je mourrai pour ta cause. Le sang versé ne sera pas stérile ; la vérité luira un jour sur le monde !

tribunal, j'ai été lâche et infidèle en reniant une doctrine qui est la mienne ; oui, j'ai embrassé et prêché la religion nouvelle parce qu'elle m'a paru être la seule conforme à celle des apôtres et des premiers chrétiens, enseignée par Jésus-Christ lui-même. Je déclare en outre que je n'ai point eu de complices dans mon abjuration, que je suis luthérien seulement de cœur et d'âme, et par la conviction de mon esprit. Que personne ne soit donc poursuivi à cause de moi.

J'ai avoué, faites-moi mourir, mais épargnez-moi la torture, je la redoute mille fois plus que la mort.

— Mon frère, répondit l'inquisiteur, vos esprits sont troublés aujourd'hui ; peut-être les pénitences que vous vous imposez...

— J'ai toute ma raison, interrompit Boxas.

— Vous avez pourtant déclaré devant nous avoir, par erreur seulement et sans intention, glissé quelques hérésies dans vos prédications ; et comme vous avez toujours été fermement attaché aux doctrines de l'Église catholique, nous voulons croire que vous n'êtes qu'égaré, mon frère ; nous irons nous-même vous visiter dans votre prison, et peut-être Dieu, exauçant nos faibles prières, voudra bien envoyer son saint esprit sur vous. Allez, mon frère, et rentrez en vous-même ; veillez et priez : celui qui prie ne tombe point en tentation.

Dominique de Boxas se leva sans répondre ; il comprenait parfaitement le sens des doucereuses paroles de l'inquisiteur.

— Quel saint homme que monseigneur Arbues ! disaient quelques personnes peu au fait de ce qui se passait hors de la salle du tribunal.

— Pierre Arbues fera peut-être grâce à celui-là en faveur de l'habit, dit tout bas Estevan à l'apôtre.

— Celui-là et les autres seront brûlés sans autre forme, répondit Jean d'Avila ; l'inquisition a un talent merveilleux pour abrèger les procès qui la compromettent.

Ceci fut dit à voix très basse, pas assez cependant pour échapper aux oreilles d'un familier qui était debout à quelques pas d'eux.

Les familiers avaient des yeux de lynx et une ouïe fabuleuse.

Il ne restait plus que le gouverneur.

Le cœur d'Estevan battit violemment, et il se fit encore un plus grand silence parmi les assistants.

Manuel Argoso avait entendu tout ce qui venait de se passer avec une profonde indifférence. A ceux qui connaissaient l'inquisition, ces séances n'inspiraient qu'une sorte d'émotion, celle qui naît de l'horreur de l'injustice et d'une profonde pitié pour des victimes innocentes. Là, l'âme n'était point excitée par la sombre et dramatique poésie d'un débat judiciaire. Là, point d'avocat pour disputer au glaive de la loi une tête innocente ou coupable ; là, il n'y avait que des bourreaux et des victimes ; à quoi aurait servi de se défendre ? Lutter contre l'inquisition, c'était lutter contre la fatalité ! Comme la fatalité, l'inquisition rendait des arrêts irrévocablement dictés à l'avance ; et, comme la fatalité, implacable et aveugle, elle frappait sans relâche et sans pitié.

Oh ! c'était vraiment une chose dérisoire que de voir ces hommes habillés de noir, revêtant d'une solennelle fantasmagorie leurs actes ridicules et arbitraires ; mais c'était beau aussi de voir ce noble peuple d'Espagne rangé en bataille contre ce lugubre drapeau, se succéder et se resserrer pour ainsi dire génération en génération pour combattre à pied le colosse, combler plusieurs fois à chaque siècle le vide immense laissé dans ses rangs par la mort

des innombrables victimes tombées sur le champ de bataille, et saper ainsi peu à peu cet édifice de mort si longtemps debout sur les Espagnes.

Ceci est une chose de la dernière importance à observer pour l'historien philosophe. A partir de la fin du règne de Philippe II, les triomphes de l'inquisition ont toujours été s'affaiblissant, d'une manière presque imperceptible, sous les efforts persévérants des héroïques Espagnols ; et lorsqu'elle a enfin croulé en 1820 sous les derniers coups des patriotes, elle est tombée comme un vieil édifice lentement miné, dont les fondements auraient été détruits peu à peu par des milliers de bras occupés pendant des siècles à en enlever chaque jour un grain de sable⁴.

Ce jour-là fut aussi un jour de combat ; mais l'inquisiteur, ce vaillant athlète de l'obscurantisme, ne s'avouait pas battu pour si peu. Il avait dans l'occasion la patience perfide du reptile qui attend que son ennemi se retourne pour le mordre par derrière.

Délivré des accusés dont le courage aurait pu le compromettre, il se redressa de toute sa hauteur, alliant toutefois la plus parfaite modération de paroles à cet orgueil intime, conscience de sa force, qui le gonflait intérieurement.

— Levez-vous, mon frère, dit-il à Manuel Argoso.

Le gouverneur se leva d'un air complètement indifférent, comme un homme à qui toute espérance a été enlevée, et que nul intérêt ne rattache plus à ce monde.

— Mon fils, poursuivit l'inquisiteur en jetant un regard oblique vers le banc des témoins où étaient assis Estevan et Jean d'Avila, mon fils, vous le voyez, la religion catholique, cette religion sainte qui est celle de l'Espagne, est partout violemment menacée. Plus coupables encore sont ceux qui, en ces temps de controverse religieuse, n'usent pas des pouvoirs dont ils sont revêtus pour arrêter les progrès de l'hérésie ; non que l'Église puisse périr, elle est appuyée sur des bases éternelles, mais pour éviter des maux immenses, et arracher à la perdition des milliers d'âmes qui chaque jour se précipitent dans les gouffres de l'enfer.

Vous, mon fils, qui, par votre position élevée, aviez une grande autorité à Séville, vous avez non seulement à vous reprocher une complaisance personnelle pour les doctrines empestées de Luther, mais encore une criminelle indulgence pour ceux qui les pratiquaient... pour des hérétiques que votre devoir était de dénoncer au saint office.

— Étais-je donc l'espion ou le gouverneur de la cité ? répondit Manuel Argoso en relevant fièrement la tête.

⁴ Lorsqu'en 1820 nous avons ouvert les portes de l'inquisition pour la dernière fois, le nombre des prisonniers qu'elle renfermait était encore très considérable ; à Madrid seulement, on y comptait plus de deux cents personnes ; mais, je me hâte de le dire, en 1820 l'inquisition n'était plus un tribunal religieux, mais une prison d'État. Depuis 1801 on ne brûlait plus personne en Espagne. Cependant la procédure de l'inquisition était toujours la même ; toujours le plus grand mystère enveloppait ses moindres opérations ; toujours la même iniquité dictait les jugements des inquisiteurs, jugements, du reste, dictés ou commandés par Ferdinand VII, et prononcés presque toujours, non pas contre des hérétiques, des mauresques ou des juifs, mais contre ceux qui travaillaient à la délivrance du pays. On le voit, l'inquisition devenue impuissante, usée à force de cruauté et d'iniquité, usée surtout par les progrès des lumières et par la lutte incessante qu'elle avait eue à soutenir contre le peuple espagnol, l'inquisition ne pouvant plus être juge, s'était faite bourreau au service des rois ; faute de pouvoir fanatiser l'Espagne, elle voulait au moins la maintenir esclave, car esclave ou fanatisée, l'Espagne appartenait également aux prêtres et aux rois ; or, c'était là ce que Rome voulait, dominer. Que lui importaient les moyens à employer ?...

— Toujours le même endurcissement ! murmura Pierre Arbues avec une tristesse hypocrite.

Vous avouez donc enfin, reprit-il d'un ton insidieux, que non seulement vous avez eu commerce avec les hérétiques, mais encore que vous êtes hérétique vous-même ?

— Je n'avoue rien de tout cela, répliqua Manuel ; j'ai déjà répondu à des questions semblables ; j'ai subi la torture sans avouer, car cela eût été mentir, et je ne mentirai pas, même pour éviter le bûcher.

— Pourtant, mon fils, des témoins vous accusent, et personne ne prend votre défense ; personne ne vient protester contre les premières dépositions. Voyons, mon fils, quels sont vos témoins ?

— Les voici, dit Jean d'Avila.

Estevan et lui se levèrent.

Pierre Arbues considéra le franciscain et le jeune chevalier avec une pitié dédaigneuse.

— Nous sommes ici pour protester de l'innocence de don Manuel Argoso, comte de Cevallos, poursuivit l'impétueux Estevan.

— Comment vous nommez-vous ? demanda l'inquisiteur.

— Estevan, comte de Vargas, répondit le jeune homme avec fierté.

— Seigneur don Estevan, poursuivit Pierre Arbues, nous ne pouvons vous admettre au témoignage ; votre grand-père ne se nommait pas Vargas, mais Venegas ; il n'était pas catholique, mais bien mahométan ; il a changé de nom en changeant de religion. Nous ne pouvons accepter comme témoins à décharge que des hommes de pur sang catholique et espagnol.

— Monseigneur, répliqua Estevan rouge d'indignation, le roi don Philippe I^{er} fut moins difficile que Votre Éminence ; il jugea que le descendant d'une tribu qui avait donné des rois à Grenade, le rejeton d'une race vaillante et fidèle qui s'était volontairement dévouée à la cause des rois d'Espagne, méritait bien quelque récompense : il fit mon père membre du conseil de Castille. Le fils d'un conseiller à la cour de Castille n'a-t-il pas le droit de comparaître comme témoin devant le saint office ?

— Tels sont nos statuts, mon fils, je ne puis les violer en aucune manière. Asseyez-vous donc, nous allons interroger ce saint religieux.

Pendant le dialogue de l'inquisiteur et d'Estevan, Manuel Argoso, saisi d'admiration et de reconnaissance pour le dévouement du jeune homme, n'avait cessé de lui exprimer par des regards le chagrin qu'il éprouvait de le voir s'exposer ainsi pour lui ; il semblait lui dire :

— A quoi bon ? vous ne me sauverez pas.

Cependant, lorsque Jean d'Avila se leva à son tour pour répondre aux interpellations de l'inquisiteur, un rayon fugitif d'espoir passa dans les yeux de l'infortuné Manuel.

— Votre nom, mon père ? dit Pierre Arbues.

— Jean d'Avila, répondit l'apôtre.

Ce nom révéral dans toute l'Andalousie produisit une grande sensation dans l'auditoire.

— Q'avez-vous à dire pour la défense de l'accusé ?

— Je viens protester ici, devant tous, que Manuel Argoso s'est toujours conduit en vrai chrétien et en loyal chevalier ; qu'il n'a jamais rien fait pour mériter les censures de Rome. Je le déclare donc innocent de tous les griefs dont on l'accuse.

— Mon père, répliqua Pierre Arbues d'un ton aussi ferme que possible, votre témoignage est d'un grand poids, et il m'est pénible de vous dire que, malgré notre profond respect pour votre personne, nous ne pouvons nous contenter de votre témoignage seul. Les statuts de la très sainte inquisition exigent l'assertion de douze témoins pour renvoyer absous un accusé. Où sont les autres témoins, mon père ?

— Je suis seul, répondit Jean d'Avila ; mais puisque mon témoignage ne suffit pas, monseigneur, peut-être Votre Éminence ne refusera-t-elle pas de croire à celui-ci.

En même temps Jean d'Avila présenta au grand inquisiteur la lettre de Charles-Quint, scellée du sceau royal.

Cet incident causa une vive surprise parmi les assistants.

Pierre Arbues, sans se déconcerter, comme quelqu'un qui s'attend à ce qui lui arrive, déplia lentement la lettre royale, la lut d'un bout à l'autre, en pensant bien chacune de ses expressions ; puis il jeta les yeux sur une seconde lettre² ouverte sur son bureau et retenue par un petit carré de marbre.

C'était une note de Charles-Quint, qui ne contenait que ces mots :

« Don Manuel Argoso, comte de Cevallos, en ce moment dans les prisons du saint office est, dit-on, innocent des crimes dont on l'accuse. Don Manuel Argoso m'a toujours fidèlement servi, et je désire qu'il soit favorablement jugé par le très saint tribunal dont Votre Éminence est le chef. Cependant, comme la cause de Dieu doit passer avant la mienne, comme le saint tribunal est seul compétent en ces matières délicates, je désire que tout se passe de manière à ce qu'il en résulte le triomphe de notre très sainte religion et la plus grande gloire de Dieu.

» Cette lettre seule doit être tenue pour valable auprès du saint tribunal et auprès de Votre Éminence, que Dieu garde de longues et prospères années.

» Au palais de Madrid, le de mai 1534.

» Don Estevan de Vargas ne doit pas être poursuivi. »

L'inquisiteur compara un instant les deux signatures, elles étaient parfaitement conformes ; le format des deux missives était exactement le même.

Pierre Arbues plia les deux lettres ensemble, les glissa dans la manche de sa tunique, et, regardant Jean d'Avila et le jeune Vargas :

— Nous aviserons à ce que nous devons faire, dit-il. Don Estevan de Vargas et vous, mon père, vous pouvez vous retirer.

— La séance est terminée, ajouta l'inquisiteur en se levant.

L'effet de ces derniers mots fut prompt comme la foudre ; il glaça l'assistance de terreur.

Le malheureux Argoso tourna un regard désespéré vers ses défenseurs, comme pour leur dire un suprême adieu.

¹ Lorsqu'un accusé était déclaré innocent par douze témoins de pur sang catholique, l'inquisition était bien forcée, d'après ses statuts, de le rendre immédiatement à la liberté. Cette délivrance, obtenue par la déclaration de douze témoins, s'appelait l'absolution définitive ; mais il arrivait rarement que douze personnes de pur sang catholique osassent se présenter pour défendre un accusé, car, comme je l'ai dit note 1, page 80, toute personne qui osait défendre un accusé était poursuivie par le saint-office et considérée comme entachée du même crime que l'accusé qu'elle avait défendu. Puis, à quoi aurait servi à un accusé d'obtenir l'absolution définitive lorsqu'une fois l'inquisition s'était emparée de lui ? A rien, car l'inquisition savait bien trouver de nouvelles raisons pour le poursuivre de nouveau, et finissait toujours par le perdre ou du moins par le ruiner. (Revoyez note 1, page 99.)

² Voyez la lettre de Charles-Quint, page 242, et la note de la même page.

Jean d'Avila se hâta d'emmener Estevan, terrifié par l'indignation et la surprise, de peur que, retrouvant ses facultés un moment anéanties, il ne se perdît peut-être lui-même par quelque parole imprudente et fougueuse.

Lorsqu'il eut soulevé la portière de velours noir qui était derrière son fauteuil, Pierre Arbues s'arrêta un moment sur le seuil; puis il étendit la main vers Jean d'Avila avec un geste de menace, et murmura entre ses dents serrées par une colère contenue :

— A nous deux maintenant, moine insensé!...

XXXVI

CONSPIRATION

C'était le soir; les objets étaient voilés de cette demi-obscurité crépusculaire qui, dans les contrées méridionales, est si vite remplacée par la nuit. L'Angelus venait de sonner.

Quelques promeneurs attardés désertaient lentement le *Muelle* pour se rendre à l'*Alameda*¹.

La nuit tombait avec une rapidité effrayante; à peine deux amants eussent-ils pu se reconnaître au visage.

Deux *caballeros* se rencontrèrent près de l'embarcadère, et, quoiqu'il leur fût physiquement impossible de voir réciproquement leurs traits, ils s'arrêtèrent presque en même temps.

— Est-ce vous, don Valero? demanda celui qui venait du côté de la ville

— Moi-même, don Estevan; vous n'avez pas tardé à venir au rendez-vous que je vous ai donné l'autre jour à la taverne.

— Trois jours, répondit le jeune comte d'un air sombre.

— Eh bien, poursuivit Valero en baissant la voix de peur d'être entendu, car les familiers de l'inquisition se glissaient partout comme des gnomes invisibles; eh bien, mon jeune ami, avez-vous réussi dans votre entreprise? Et le gouverneur...

— Le gouverneur sera brûlé dans huit jours, si nous ne parvenons à le délivrer.

— Ah! je vous l'avais bien dit; le roi est le premier valet de l'inquisition; mieux eût valu, auprès de l'inquisiteur, la protection d'un garduno que celle de l'empereur.

— Oh! Valero! Valero! dit Estevan avec rage, si vous saviez quel abîme d'iniquité est l'âme de Pierre Arbues!

— Je le connais mieux que vous, répondit le vieux seigneur; mais vous ne

¹ El *Muelle*, le quai; l'*Alameda*, les quinconces.

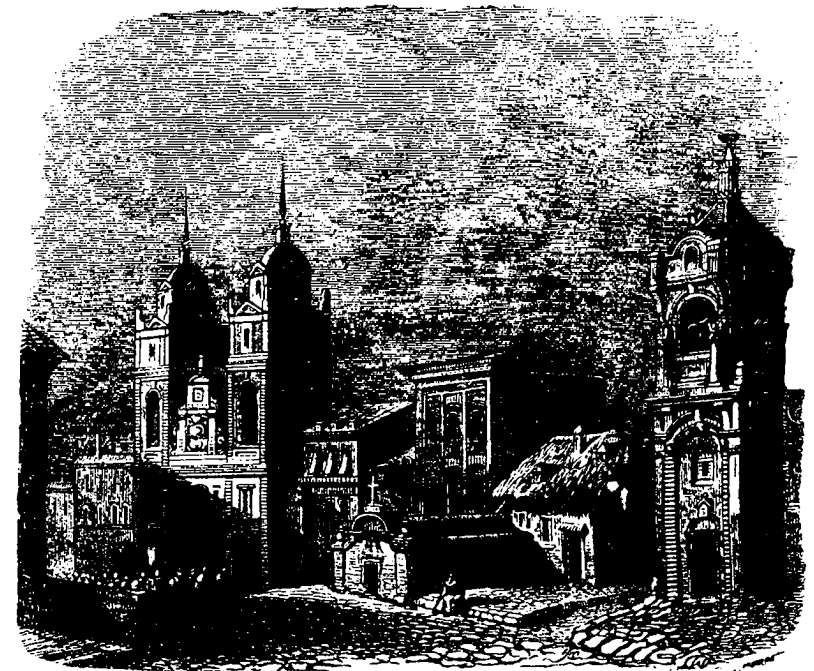
le changerez pas, et il s'agit d'aviser aux moyens de délivrer le gouverneur de Séville.

— Vous m'avez promis de m'y aider, don Valero; parlez, que faut-il faire? je suis prêt à tout.

— A tout! cela est-il bien sûr, don Estevan?

— A tout! je vous le jure, répondit le jeune comte, exaspéré au dernier point par l'abominable fourberie de l'inquisiteur.

— Écoutez, don Rodriguez; mon père était membre du conseil de Castille, et il a constamment lutté pour la liberté et la prospérité de l'Espagne. Un profond oubli pour son fils a été la récompense de ses services. On n'a même pas daigné se souvenir que le comte de Vargas a laissé un héritier de son nom;



L'Alameda.

mais ce n'est pas cela qui excite ma colère, je fais peu de cas des vains honneurs de la terre, et je méprise la faveur des cours. Ce n'est donc pas là le sujet de ma haine contre ce pouvoir barbare de l'inquisition qui dicte tous les arrêts du pouvoir royal, et tient pour ainsi dire en tutelle le vainqueur du monde. J'ai bien d'autres motifs de le haïr vraiment! J'étais l'ami intime du gouverneur de Séville, le plus noble cœur de toute l'Espagne; j'étais le fiancé de sa fille que j'adore; ils ont mutilé le père et emprisonné Dolores. Que sais-je? Pierre Arbues peut-être, ou quelqu'un de ces indignes moines, s'est porté contre elle à d'abominables violences. Je me suis présenté comme témoin du gouverneur; mais, comme on avait accusé un innocent et qu'il fallait absolument trouver en lui un coupable, on a refusé mon témoignage, et, joignant le

mépris et l'insulte à l'injustice, on m'a reproché ma noble origine comme une tache. J'ai fait enfin le voyage de Madrid pour implorer la justice de Charles-Quint, et l'empereur m'a dicté à moi-même une lettre pour l'inquisiteur, dans laquelle il lui enjoint de ne pas condamner le comte de Cevallos. L'inquisiteur, au mépris de cette lettre, nous renvoie sans avoir fait justice...

— Je vous l'avais bien dit, mon pauvre Estevan !

— Oh ! voyez-vous, don Rodriguez, toutes ces iniquités aigrissent l'âme ; elles la remplissent de fiel et de haine ; on se prend à détester l'humanité tout entière, qui produit tant de monstres.

— Il n'y a d'autres monstres que les inquisiteurs, dit Valero ; ce sont les inquisiteurs qu'il faut frapper.

— Comment cela est-il possible ?

— Écoutez, jeune homme ; vous n'êtes pas le seul en Espagne dont le cœur ait été ulcéré par l'injustice et la persécution ; des milliers de victimes aussi cruellement et aussi injustement poursuivies que vous, gardent au fond de leur âme une haine sourde et contenue qui ne demande qu'une étincelle pour éclater. L'inquisition a rempli l'Espagne de veuves, de vieillards sans enfants et d'enfants orphelins ; elle a semé l'injustice, qu'elle récolte la vengeance ! Le peuple, mécontent et opprimé, commence à comprendre qu'il n'aurait qu'à se retourner pour briser son joug ; la lumière, venue de loin, éclaire déjà les esprits d'un lointain mais vif reflet. Le peuple est prêt, il ne lui manque que des chefs. Soyons les siens. Deux autres seigneurs que vous connaissez partageront avec nous cette gloire : don Ximènes de Herrera et le jeune don Carlos.

— Le gendre du comte de Mondejar ! interrompit vivement Estevan.

— Il devait l'être, répondit Valero ; mais les choses ont bien changé depuis quelques jours, et les sentiments de don Carlos aussi ; il est maintenant plus ennemi de l'inquisition qu'il n'était naguère amoureux de la fille du comte de Mondejar.

— Je me défie de ces conversions soudaines, objecta Estevan.

— Vous avez tort, celle-là est sincère, ou plutôt la loyauté naturelle du jeune don Carlos s'est révoltée des conditions qu'on mettait à son mariage, et il a mieux aimé renoncer à dona Isabelle que de devenir infâme pour l'obtenir.

— Cela est différent, répondit le jeune Vargas, et je l'estime autant que je le méprisais.

— Eh bien ! poursuivit Valero, soyons donc les chefs d'une conspiration contre l'inquisiteur Arbues, contre le bourreau de Séville.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, continua Valero, qu'il est temps que l'Espagne sorte de sa torpeur, qu'elle se délivre d'un monstre qui dévore ses plus purs enfants...

— Enfin, où voulez-vous en venir ?

— Ne me comprenez-vous donc pas ? L'auto-da-fé est proche ; d'ici là, organisons une armée d'hommes libres, comme l'inquisition a son armée de familiers ; vous, don Ximènes, don Carlos et moi, nous en serons les chefs. Nous avons déjà plusieurs affidés. Je me charge de soulever le peuple. Le jour de l'auto-da-fé, lorsque la procession sera réunie sur la place de Séville, pendant qu'on lira la sentence aux condamnés, nous donnerons le premier signal en nous jetant sur les inquisiteurs ; le peuple fera le reste, et nous délivrerons les victimes.

— Merci ! don Valero, dit Estevan en serrant vivement la main du vieillard ; merci ! vous allez au-devant d'une pensée que je caresse depuis longtemps.

— L'inquisiteur mort, poursuivit don Rodriguez, le reste deviendra facile.

— Mort ! dites-vous ? vous voulez tuer l'inquisiteur ?

— La mort du méchant est une justice, répliqua Valero.

— Don Rodriguez ! fit Estevan, à cette condition je ne suis pas des vôtres.

— Pourquoi cela ? dit le vieillard ; Pierre Arbues ne va-t-il pas immoler d'innombrables victimes ? Si on le met à mort pour les sauver, est-ce donc un si grand crime ?

— Son crime, à lui, est au moins revêtu de formes judiciaires, répliqua Estevan ; le nôtre serait un assassinat, je n'y puis consentir.

— Il n'est que ce moyen cependant, fit le sombre Valero.

— Si nous sommes en force, dit Estevan, ne pouvons-nous enlever les prisonniers et nous rendre maîtres de l'inquisiteur sans attenter à sa vie ?

— Le serpent qu'on laisse vivre finit un jour ou l'autre par vous mordre, dit Valero.

— Le sang souille celui qui le répand, répliqua Estevan dont le courage chevaleresque ne comprenait le sang versé que sur un champ de bataille ou en légitime défense.

Avisez à un autre moyen, don Rodriguez, je ne puis accepter celui que vous me proposez.

— Mais, poursuivit Valero, les familiers et les sbires sont en grand nombre ; nous ne pouvons nous flatter d'être assez nombreux pour enlever les prisonniers et l'inquisiteur lui-même sans une grande perte de monde ; alors notre tentative n'aura servi à rien ; tandis que si l'on parvient à tuer Arbues, on aura délivré l'Espagne d'un monstre qui décime l'Andalousie.

— Un monstre qui serait bientôt remplacé par un autre, répondit Estevan. Croyez-moi, don Valero, il ne suffit pas d'abattre une branche pour déraciner un arbre. Quand nous aurons tué Pierre Arbues, aurons-nous détruit l'inquisition ? Pour abattre ce colosse formidable, il faut creuser lentement le sol où il doit s'abîmer un jour ; mais ce n'est pas à nous qu'est réservée cette gloire, croyez-moi. Il s'agit ici de délivrer le gouverneur de Séville. Enlevons Manuel Argoso sans attenter à la vie de personne.

— Nous ne serons jamais assez nombreux pour cela, dit Valero.

— Nous serons plus que vous ne pensez ; êtes-vous riche, don Rodriguez ?

— Comme un gentilhomme qui a toujours eu plus d'orgueil que de rentes, répondit le vieux seigneur. Ma jeunesse a été fort dissipée ; et s'il n'était pas nuit, vous ne m'eussiez pas fait cette question, ajouta-t-il en faisant ainsi allusion à la simplicité plus que négligée de ses vêtements.

— Eh bien ! j'ai le bonheur de l'être, moi, dit le jeune Vargas ; et avec de l'argent tout peut s'arranger. Laissez-moi faire, don Valero, je vous fournirai plus de bras qu'il n'en faut pour cela.

— Oh ! je comprends, fit Valero, vous vous adresserez sans doute à cette société maudite de la Garduna qui désole le pays par ses vols et ses assassinats ; mais, mon cher, ces gens-là sont vendus à l'inquisition...

— Ces gens-là sont vendus à qui les paye, et je puis vous répondre qu'ils ne refuseront pas la partie. Laissez-moi donc agir, et n'ensanglantons pas cette héroïque insurrection contre les bourreaux de notre patrie.

Tout en marchant et en parlant, ils étaient arrivés devant une maison d'assez belle apparence. Les fenêtres du balcon étaient éclairées. Rodriguez frappa à la porte.

— Que faites-vous ? demanda Estevan.

— J'entre chez moi, répondit Valero, ou plutôt chez mon ami don Ximenès de Herrera, qui me donne asile dans sa maison; car je n'ai plus, comme on dit, ni feu ni lieu. Suivez-moi, don Estevan, nous causerons tous trois de notre projet.

On avait ouvert la porte. Estevan et Valero montèrent jusqu'au premier étage, où était situé l'appartement du jeune seigneur aragonais. Don Ximenès était seul. Il parut légèrement surpris à la vue d'Estevan.

— Don Ximenès, fit le vieux seigneur, nous avons enfin un digne complice de notre sainte ligue contre les oppresseurs; don Estevan de Vargas est des nôtres.

Ximenès tendit la main au jeune comte.

— Soyons donc amis, dit-il; unissons nos cœurs et nos volontés pour cette sainte cause.

— Avez-vous averti don Carlos? demanda Rodriguez.

— Don Carlos n'est plus libre, répondit tristement don Ximenès; il a été arrêté le jour du *santo* et jeté dans les cachots de l'inquisition.

— Encore une victime! fit vivement Rodriguez; et comment avez-vous appris cela? ajouta-t-il.

— Par la jeune Isabelle qui l'adore, et qui, malgré la dévotion fanatique qu'on a cherché à lui inspirer dès son enfance, brûlerait volontiers tous les inquisiteurs pour délivrer celui qu'elle aime.

— Trois chefs suffiront, dit Estevan; et avec l'aide dont j'ai parlé tout à l'heure à don Rodriguez...

— Quelle aide? demanda don Ximenès de Herrera.

Estevan expliqua alors à don Ximenès ce qu'il espérait de la Garduna, et par quel moyen il la ferait agir.

— Il me répugne, ajouta-t-il, d'avoir recours à de pareilles gens; mais croyez-moi, messeigneurs, ne dédaignez pas ce moyen-là; si ces gens-là n'étaient pas pour nous, ils seraient contre nous, et Dieu sait ce que deviendrait notre entreprise.

— Vous les connaissez donc? demanda don Ximenès en souriant légèrement.

— Ne raillez pas, don Ximenès; de malheureuses circonstances m'ont mis à même de les employer. Ils ont déjà une fois délivré Dolores des mains de l'inquisition; malheureusement sa pitié filiale l'a perdue.

— Oui, oui, je sais, dit le jeune Aragonais; je l'ai vue le soir où sans doute elle a été arrêtée.

— Eh bien! messeigneurs, ces gens-là peuvent m'aider à la sauver une seconde fois. Je me charge de les voir et de les attacher à notre projet.

— Moi, je me charge d'exalter les masses, dit Valero¹.

— Moi, de les diriger au besoin, ajouta don Ximenès.

¹ Rodriguez de Valero est un personnage historique auquel l'auteur a conservé son vrai caractère. Seulement ce personnage n'a pas vécu à Séville. Rodriguez de Valero était un seigneur aragonais, contemporain de Charles-Quint et de Jean d'Avila. Pendant sa jeunesse sa conduite fut très déréglée; mais elle changea tout à coup, et Rodriguez de Valero se livra avec ardeur à l'étude des saintes Écritures. De débauché qu'il était, il devint un des plus zélés apôtres du luthéranisme, et porta l'audace à tel point que partout où il trouvait des moines ou des prêtres, il les apostrophait et leur reprochait de s'être écartés des pures doctrines de l'Évangile. Heureusement l'inquisition le tint pour fou et ne le poursuivit pas. Pendant longtemps, profitant de cette croyance de l'inquisition, il prêchait dans les rues et sur les places où le peuple aimait à l'entendre, et s'assemblait pour l'écouter; mais l'inquisition finit par se lasser de ses sermons. Il fit

— Moi, je voulais la mort de l'inquisiteur, reprit Valero; il était juste qu'il fût puni; mais don Estevan a fait comme vous, don Ximenès, il n'a pas voulu qu'il y eût de sang versé.

— Il y en aura trop peut-être, dirent en même temps les deux jeunes seigneurs.

— Il est tard, reprit Estevan; il faut que je vous quitte pour m'occuper à préparer les voies.

— Où nous retrouverons-nous? don Ximenès.

— Au barrio de Triana, répondit Estevan, à l'endroit où les gardunos tiennent leurs assemblées secrètes; une mesure isolée tout à l'extrémité du fau-



Soyons donc amis!

bourg. Venez m'y joindre demain avant minuit; c'est l'heure des nocturnes conciliabules de la Garduna.

arrêter et le condamna, comme hérétique, apostat et faux apôtre, à une prison perpétuelle et à la perte de tous ses biens.....

Valero était très misérablement et assez malproprement vêtu, mais il forma de nombreux disciples parmi lesquels le plus remarquable fut le docteur *Egidius*, homme d'une conduite exemplaire et de mœurs très pures, éloquent prédicateur et savant théologien. *Egidius* fut d'abord arrêté par l'inquisition et condamné à faire une pénitence comme suspect de luthéranisme. Quelque temps après, l'empereur Charles-Quint le nomma à l'évêché de Tortosa, nomination qui lui valut les persécutions des moines et la haine du saint office. Ce dernier emprisonna de nouveau *Egidius* dans ses cachots. L'empereur, qui l'aimait beaucoup, prit sa défense, et écrivit plusieurs fois en sa faveur à l'inquisiteur Valdès, qui le mit enfin en liberté. *Egidius* mourut presque aussitôt après avoir été relâché. (*Histoire de l'inquisition.*)